

LE DANSEUR INCONNU

Comédie en trois actes et en prose
de Tristan Bernard

PERSONNAGES

Henri Calvel
Gonthier
Herbert
Barthazard
Thibaudel
Rémy
Le Vieux Client
Le Barbiste
L'invité
Bauchamp
Blivet
2e invité
Le Jardinier
Félix
Berthe
Louise
Madame Tombelle
Léontine
Jeanne
Madame Giraut
Madame Edmond
Gilberte
Madame Henriet

La scène se passe à Paris, de nos jours.

ACTE PREMIER

Scène première

M. BAUCHAMP, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR

Dites donc, Bauchamp, ce n'est pas ici qu'on joue au bridge ?

BAUCHAMP

Non, c'est dans l'autre salon, mon ami.

LE MONSIEUR

Eh bien ! mon brave Bauchamp, vous êtes content, hein ? C'est un beau jour pour vous ! Quand on marie sa fille...

BAUCHAMP

Oui, mais je vais me trouver bien seul.

LE MONSIEUR

Est-ce que la jeune mariée n'habitera pas avec vous ?

BAUCHAMP

Elle dit ça maintenant, mais avec un jeune ménage on ne sait jamais comment ça tournera.

LE MONSIEUR

Elle est charmante aujourd'hui. Cette robe... en je ne sais pas quoi... moi, je ne m'y connais pas en robes, ça a dû vous coûter cher, cette étoffe-là !

BAUCHAMP

Oh ! oui, ça revient très cher, très cher.

LE MONSIEUR

Et cette soirée ? (*Bauchamp lève les yeux au ciel.*) C'est une bonne idée que de l'avoir donnée dans un hôtel ! Comme ça on ne bouleverse pas l'appartement. Et puis, vous avez tant de monde ! Mais ça doit vous coûter chaud ?

BAUCHAMP

Quinze francs par tête, et nous aurons à l'hôtel un minimum de trois cents personnes... D'ailleurs, il est bien dépassé.

LE MONSIEUR

Comment fait-on le contrôle ?

BAUCHAMP

Eh bien ! ils ont un employé à la porte ; il compte les invités, et je vous assure qu'il les compte bien.

LE MONSIEUR

Et vous avez partagé les frais avec la famille du marié ?

BAUCHAMP

Oui... oui... je n'ai pas voulu chicaner, bien qu'ils aient beaucoup plus d'invités que moi. Ils connaissent tout Paris, ces animaux-là !

LE MONSIEUR

Le marié a encore ses parents ?

BAUCHAMP

Il a sa mère que voici. Voulez-vous que je vous présente ?

LE MONSIEUR

J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à madame... Tombelle. (*En se croisant avec Mme Tombelle.*) Madame.

Scène II

BAUCHAMP, MADAME TOMBELLE.

MADAME TOMBELLE

au monsieur qui sort.

Monsieur... (*à part.*) Encore un invité ! (*À Bauchamp.*) Il y a un monde fou ! Il y a là-bas des gens que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam... Vous avez invité tout Paris ?

BAUCHAMP,

furieux.

Comment, madame, pouvez-vous dire cela ?

MADAME TOMBELLE

Il me semble que tous ces gens-là qui entrent ici et qu'on ne connaît pas, on pourrait bien leur demander leur invitation.

BAUCHAMP

Eh bien ! il paraît que ça ne se fait pas ; c'est l'usage, au contraire, de ne rien demander.

MADAME TOMBELLE

C'est un usage inventé par les patrons d'hôtel. Comme ça, entre qui veut... à quinze francs par tête. Ils inviteraient eux-mêmes des gens que ça ne m'étonnerait pas. (*Un monsieur entre.*) Encore un !

Scène III

LES MÊMES, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR,

pendant que Mme Tombelle le regarde avec hostilité, à Bauchamp.

Cher ami, j'ai toutes les excuses de ma femme à vous présenter. Elle est souffrante, elle est très souffrante, et elle n'a pu venir.

BAUCHAMP,

distraitement.

Eh ! Elle n'est pas si souffrante que ça, puisque vous voilà !

LE MONSIEUR

Si, si, si ! Elle ne va pas bien. Je serais bien resté auprès d'elle, mais je tenais à venir l'excuser.

MADAME TOMBELLE,

à part.

On se serait contenté d'un petit bleu.

LE MONSIEUR,

à mi-voix.

C'est la mère de votre gendre, n'est-ce pas ? Voulez-vous être assez aimable pour me présenter ?

BAUCHAMP

Madame Tombelle, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, monsieur Buzardin.

LE MONSIEUR,

étonné.

Buzardin ! Mais non, voyons, Mentel, Charles Mentel.

BAUCHAMP

Mais oui ! mais oui ! Mentel !... Voyons, où avais-je la tête ? Mon vieil ami, monsieur Mentel...

LE MONSIEUR,

souriant.

Je disais aussi...

(Il sort.)

BAUCHAMP,

à Mme Tombelle.

J'ai toujours cru qu'il s'appelait Buzardin... Ce qu'il y a d'ennuyeux maintenant, c'est que je ne sais plus qui est Buzardin... Où le retrouverai-je ?

MADAME TOMBELLE

Soyez tranquille, vous le retrouverez ici... Il y a ici tous les gens que vous connaissez en plus de ceux que vous ne connaissez pas... Vous avez invité le Bottin !

BAUCHAMP,

énervé.

Oh ! Ecoutez, madame Tombelle, je ne veux pas entamer de discussion avec vous, mais vous avez trois fois plus de monde que moi !

MADAME TOMBELLE

Je sais bien que je connais plus de monde que vous, c'est ce qui vous gênait un peu ; je m'en suis bien aperçue. Pour ne pas être en reste, vous avez voulu en inviter plus que moi.

BAUCHAMP,

énervé.

Nous comparerons nos deux listes, madame.

Entrent trois invités. L'un va à Bauchamp. Il paraît un peu gris.

UN DES INVITÉS,

à Bauchamp.

Bonjour, cher ami, j'ai failli ne pas venir. J'ai été retenu au dîner des anciens élèves de Sainte-Barbe. Je me suis même permis de vous amener deux barbistes... Permettez-moi de vous les présenter : Monsieur Bauchamp... Mes amis...

Ils s'éloignent.

BAUCHAMP

Parfait ! Parfait ! (*À Mme Tombelle.*) Il est ivre !

MADAME TOMBELLE

à Bauchamp.

C'est votre invité ! Il nous amène pour trente francs de barbistes ! C'est heureux qu'il n'arrive pas avec toute l'association.

Entre Henri, par la porte du fond, à gauche.

Scène IV

MADAME TOMBELLE, BAUCHAMP, HENRI, PUIS BARTHAZARD.

MADAME TOMBELLE

à Bauchamp.

C'est encore un des vôtres, celui-là ?

BAUCHAMP,

avec empressement.

Non, non ! Je ne le connais pas !

MADAME TOMBELLE

C'est assurément un des vôtres ; je ne l'ai jamais vu.

BAUCHAMP

Je suis certain de ne pas le connaître ; il n'est pas venu me féliciter.

MADAME TOMBELLE

Il ne m'a rien dit non plus.

BAUCHAMP

C'est peut-être un ami de votre fils que vous ne connaissez pas. (*Tristement, en voyant Henri s'approcher de la table.*) Voilà qu'il va aux cigares !

MADAME TOMBELLE

Oh ! les cigares, moi, ça ne me regarde pas. C'est vous qui les avez fournis, selon nos conventions...

BAUCHAMP

J'ai peut-être eu tort.

MADAME TOMBELLE

Il en essaye un. Il n'est pas à son idée. Il le met dans sa poche.

BAUCHAMP

Charmant ! Il le fumera chez lui.

MADAME TOMBELLE

Il en prend un autre pour ici. (*Un temps.*) Il le met aussi dans sa poche.

BAUCHAMP

J'aime mieux m'en aller. Je ferais un scandale !

MADAME TOMBELLE

Voulez-vous que j'en fasse un ?

BAUCHAMP

Non ! non ! Tout de même, ne dites rien...

Henri sort par la porte à gauche. Barthazard entre par l'entrée des invités, premier plan.

BARTHAZARD

Bonjour, cher ami ! Et tous mes compliments... J'ai une commission à vous faire de la part de Choulet. Il ne pourra pas venir, il est grippé.

BAUCHAMP

Il fait bien de garder la chambre par ces temps-ci !

BARTHAZARD

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous l'amener... Enfin, vous avez déjà pas mal de monde.

MADAME TOMBELLE

Ce n'est pas ça qui manque.

BAUCHAMP,

présentant.

Madame Tombelle ! Monsieur Barthazard !

BARTHAZARD

Madame !... Tout à l'heure, en même temps que moi, il est entré près de quinze personnes. (*Mme Tombelle sursaute.*) Je crois que c'était une bande de touristes anglais.

MADAME TOMBELLE,

à Bauchamp.

Vous avez invité des clubs anglais ?

BAUCHAMP,

Je ne sais ce que ça veut dire !

MADAME TOMBELLE

Oh ! Il faudrait aller mettre ordre à ça ?

Elle sort précipitamment, suivie de Bauchamp. Henri, qui était sorti un instant, entre en ce moment par la droite.

Scène V

HENRI, BARTHAZARD

BARTHAZARD

Tiens ! Henri ! Tu connais donc les Bauchamp ?

HENRI

Qu'est-ce que c'est que ça, les Bauchamp ?

BARTHAZARD

Les parents de la mariée.

HENRI

Pas du tout !

BARTHAZARD

Ah ! Tu ne connais pas les Bauchamp ! Tu es donc ami des Tombelle ? Je ne savais pas que tu les connaissais.

HENRI

Les Tombelle ? Qui est-ce, ça, les Tombelle ?

BARTHAZARD

Les parents du marié. Comment, tu ne connais ni les Bauchamp, ni les Tombelle ? Qui est-ce qui t'a invité ?

HENRI

Personne.

BARTHAZARD

Alors comment es-tu ici ?

HENRI

Je suis venu. Il y avait de la lumière, je n'avais pas dîné, j'étais en habit. Tu n'admires pas mon habit ?

BARTHAZARD

J'admire ton habit.

HENRI

C'est l'habit de Gonzalez, un traducteur d'espagnol, qui est dans mon hôtel... Regarde mes bottines vernies.

BARTHAZARD

Très bien.

HENRI

Elles appartiennent à un chef d'orchestre qui demeure aussi dans mon hôtel. Par exemple, j'ai un chapeau haut de forme, un huit reflets extraordinaire. Il est malheureusement au vestiaire... C'est un chapeau fait sur mesure... pas pour moi... mais il a été fait sur mesure... Je n'ai qu'à le mettre un petit peu sur l'oreille et il tient très bien sur la tête.

BARTHAZARD

Alors quoi ? Tu n'as toujours aucune ressource dans la vie ? Je croyais que tu gagnais un peu d'argent avec tes dessins d'ameublement ?

HENRI

Oh ! bien peu de chose : cent cinquante francs par mois... et encore ! pas très régulier... Mais je n'ai pas que ça. Je suis représentant d'une maison allemande, de la maison Dichmuller... C'est quelqu'un, au café, qui m'a procuré ça...

BARTHAZARD

Et qu'est-ce qu'elle fabrique, la maison Dichmuller ?

HENRI

Je ne sais pas au juste... Je ne connais pas l'allemand. Je sais qu'ils fabriquent du fer, quelque chose en fer. Un métal...

BARTHAZARD

Alors tu ne sais pas quels produits tu vends ?... Comment fais-tu pour en vendre ?

HENRI

Je n'en vends pas. Tout ce que je sais sur le produit en question, c'est que personne n'en demande, et que, moi, je n'ai pas l'occasion d'en proposer. Mon chiffre d'affaires se maintiendra très longtemps au même niveau... Il ne diminuera pas. C'est déjà quelque chose. Enfin, mes patrons n'ont pas l'air trop mécontents de moi. J'ai reçu, ce matin, une lettre de M. Dichmuller, une lettre en allemand dont le traducteur d'espagnol m'a traduit quelques lignes. Je devais dîner avec mon patron à huit heures. J'avais rendez-vous dans un café du boulevard. Comme je n'étais pas très sûr du signalement de mon patron, et qu'à huit heures et demie personne ne s'était approché de moi, j'ai fini par demander à tous les consommateurs nouveaux s'ils s'appelaient ou non M. Dichmuller. C'est curieux, c'est curieux ce qu'il y a de personnes qui ne s'appellent pas M. Dichmuller ! Faute de Dichmuller, à neuf heures, j'avais faim. Alors j'ai profité de ce que j'étais en habit pour venir ici, au bal. J'ai vu des fenêtres très éclairées. J'ai mangé quelques sandwiches au buffet, avec un consommé en guise de potage ; j'ai mangé le dessert à un autre bout du buffet, sous forme de quelques gâteaux. J'ai pris deux petits verres, et je viens fumer ici, où la providence a mis des cigares. La vie est belle !... Mon vieux, je serais le plus heureux des hommes si le traducteur, propriétaire de cet habit, était un peu plus large d'épaules !

BARTHAZARD

Oui ! oui ! oui ! Tout ça est très gentil, mais ça n'est pas une existence pour un garçon comme toi. Tu es instruit, tu es très instruit, tu as été élevé dans une famille riche, puisque tes parents, pendant toute ton enfance, ont possédé une assez grosse fortune.

HENRI

Ils ne l'ont pas gardée.

BARTHAZARD

Ce sont des choses qui arrivent. N'empêche que les choses qui t'arrivent, tu t'y résignes assez facilement ! Mais un garçon comme toi a d'autres choses à faire dans la vie qu'à se résigner ! Ah ! ça m'ennuie de te voir arriver ici en intrus !

HENRI

Eh bien ! je ne peux y venir que comme ça. D'abord, je ne demanderais pas mieux que d'avoir de belles fréquentations et que d'être un homme chic comme toi, mais il faudrait commencer pour ça par avoir quelques sous.

BARTHAZARD

Mais est-ce que je suis plus riche que toi, moi ?

HENRI

Je ne dis pas que tu sois riche, mais tu as quelques ressources tout de même. Tu as de l'argent, tu as des billets de banque ! Chaque fois que tu as ouvert ton portefeuille devant moi, j'ai toujours vu des billets de banque dedans.

BARTHAZARD

Ça tient sans doute à ce que je ne l'ouvre que lorsqu'il y a des billets dedans.

HENRI

Comment ! Alors tu serais aussi un purotin ! Ça me fait plaisir de trouver un collègue !

BARTHAZARD

Oh ! bien, s'il ne te faut que ça pour te faire plaisir, tu en trouveras encore quelques autres, et ici même, tu sais. Il y en a comme moi qui sont bien heureux d'arriver, au prix de grands efforts, à avoir devant eux pour toute fortune quelques centaines de francs... Il est vrai que l'important est de les avoir.

HENRI

Comment fais-tu pour ça ?

BARTHAZARD

Eh bien ! je fais des dettes.

HENRI

Tu fais des dettes ? Mais comment les payes-tu ?

BARTHAZARD

Je ne les paye pas. Il y a un moyen bien simple de ne pas payer ses dettes : c'est de ne pas vouloir les payer. Ce qui perd les débiteurs, c'est qu'ils ont des velléités de s'acquitter ! À quoi bon ? Il faut savoir dans son for intérieur qu'on ne payera pas. Alors, on est tranquille. Ça donne de l'assurance dans la vie. Quand on demande une remise à un créancier, on lui dit : « Je vous payerai dans quinze jours », on veut être de bonne foi, on a l'espérance qu'on le payera. Si on n'a pas cet espoir, on fait tout ce qu'on peut pour se le donner à soi-même. Mais cette espérance ne suffit pas à vous donner l'assurance nécessaire. On dit : « Je vous payerai », mais on dit ça très mal ; tandis que, quand on est sûr de ne pas le payer, quand on en a pris son parti, on a la carrure, la fermeté qu'il faut pour lui affirmer qu'on le payera.

HENRI

C'est très joli tout ça, mais ça me fait un peu peur.

BARTHAZARD

Oh ! je ne dis pas que ce soit toujours commode et qu'on se résignerait à cette existence si on devait la mener toute sa vie. On est tout de même soutenu par l'espérance que ça changera un jour. On attend le grand moment, le grand moment de la fortune, et, en attendant, on mène une vie préoccupée, une vie difficile. C'est le purgatoire de la richesse, mais il faut y passer. Pour arriver à être riche, il faut venir dans les endroits où il y a de l'argent. On ne rencontre pas de mines d'or vierge à Paris : il faut s'introduire dans les mines d'or monnayé. Mon petit Henri, tu n'as qu'à faire comme moi pour arriver à la fortune.

HENRI

Eh bien ! qu'est-ce que tu veux, mon vieux, je n'y tiens pas. Je mène une vie un peu dure, mais en somme, assez tranquille. Je ne crève pas précisément de faim. J'ai, de temps en temps, de quoi faire une manille au café... J'ai quelques ardoises à droite et à gauche. Moi, ce qu'il me faut maintenant, c'est avoir assez pour ne pas crever de faim et pour offrir, de temps à autre, un verre à un ami... Tu ne veux pas venir prendre un verre de Champagne au buffet ?

BARTHAZARD

Je te remercie, je veux bien. (*Henri s'approchant de la boîte de cigares en prend un.*) Mais qu'est-ce que c'est que cette vie pour toi ? Venir prendre des cigares, des cigares comme ça ! (*Il tire un porte-cigares de sa poche et le remplit peu à peu de cigares.*) Ça n'est pas digne de nous, ces choses-là ! (*Il reprend des cigares.*) Ça n'est pas digne de nous !
Ils sortent ensemble.

Scène VI

LOUISE, GILBERTE, JEANNE ENTRENT

LOUISE

Ah ! une glace ! Ah ! Enfin, voilà un quart d'heure que je cherche une glace !... On va pouvoir se rectifier un peu et être tranquilles un moment... Mais qui est-ce qui est de sentinelle ?

GILBERTE,

à la porte.

De sentinelle ?

LOUISE

Oui, tu vas voir... Tu vas te mettre à l'entrée, à droite, et tu nous signaleras l'arrivée de la redoutable Mme Tombelle, la mère du marié. Elle veut absolument donner de l'animation à son bal. Alors elle se promène avec de malheureux jeunes gens qu'elle tient à faire tourner et à qui elle nous présentera, de gré ou de force.

JEANNE,

à Louise qui se regarde dans la glace.

Comment trouves-tu Alice ?

GILBERTE

Quelle Alice ?

LOUISE

La mariée.

JEANNE

Elle était rouge tout à l'heure. Alors elle s'est mis de la poudre et elle a l'air de ces gâteaux trop sucrés, tu sais, de ces pâtisseries de village.

LOUISE

Elle est encore là-bas, je crois.

JEANNE

Et elle a dit qu'elle ne s'en irait qu'à la fin du bal.

LOUISE

Elles disent toutes qu'elles ne s'en iront qu'à la fin du bal.

GILBERTE

Pourquoi ça ?

LOUISE

Parce qu'elles ont peur que le marié ne leur demande pas de s'en aller plus tôt.

JEANNE

Quelle drôle d'idée de donner un bal ! Ça ne se fait plus.

LOUISE

Ça ne se fait plus, mais le père... Machin... Bauchamp... enfin le père d'Alice, quoi !... comme la mère Tombelle, ils sont dans les chambres syndicales. Ils ont beaucoup de relations parmi les commerçants... C'est un bal réclame...

GILBERTE

Voilà Berthe ! Faut-il la laisser entrer ?

LOUISE

Mais oui ! Tu es bête, voyons !

Scène VII

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE

Je suis en train de dépister quelqu'un, Georges Herbert à qui j'ai promis une valse.

LOUISE

C'est un engagement.

BERTHE

Ça ne compte pas ; je ne serai majeure que dans un an.

LOUISE

Mais pourquoi le fuis-tu ? Il a les meilleures intentions, ce garçon-là ! Il veut t'épouser et il a trois millions.

BERTHE

Je veux me marier selon mon cœur. Regarde Alice, la mariée d'aujourd'hui. Crois-tu qu'elle aime son mari ?

LOUISE

Elle l'épouse... on ne peut pas tout faire à la fois.

BERTHE

Eh bien ! moi, je vais essayer de tout faire à la fois ; si je ne réussis pas, il sera toujours temps de faire une fin et de se jeter dans un beau mariage. En attendant... (*Regardant vers la porte.*) Oh ! mes enfants, le voilà qui vient... Vous ne m'avez pas vue. Je suis rentrée me coucher, hein ?

LOUISE

Nous ne savons pas mentir.

BERTHE

Apprenez. C'est très utile dans la vie.

Elle sort par la gauche, vivement, au moment où Herbert entre par la droite.

Scène VIII

LOUISE, GILBERTE, HERBERT, JEANNE.

HERBERT

Vous n'avez pas vu M^{lle} Gonthier ?

LOUISE

Berthe ? Elle vient de s'en aller, elle vous cherche.

HERBERT

Ah ! Elle n'en a vraiment pas l'air...

Il remonte vers le fond.

LOUISE

Moi, je le trouve très bien, ce garçon-là... du moment qu'il fait la cour à une autre...

JEANNE

Il a de l'allure... une allure un peu molle.

GILBERTE

Mais de l'allure.

HERBERT,

redescendant.

Voyons, mesdemoiselles, vous la connaissez, n'est-ce pas ? Dites-moi ce que cela signifie... Il y a dans son attitude vis-à-vis de moi quelque chose qui m'échappe complètement.

TOUTES LES TROIS

Quoi donc ?

HERBERT

Enfin, pourquoi est-ce que je ne lui plais pas ?

LOUISE

Vous ne lui plaisez pas ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

HERBERT

Mais c'est une impression que j'ai... Enfin, quoi ! j'admets qu'elle n'ait pas tout de suite pour moi un grand amour. S'il fallait toujours compter sur le grand amour !... Mais enfin, pourquoi me fuit-elle ?

GILBERTE

Elle ne vous fuit pas.

HERBERT

Est-ce que je suis un homme qu'on doive fuir ?

LOUISE

Voyons !

HERBERT

On ne sait jamais au juste comment on est physiquement, mais plusieurs personnes m'ont dit que je n'étais pas mal. On m'a même dit que j'étais beau.

JEANNE

Ça ne m'étonne pas... ça ne m'étonne pas qu'on vous l'ait dit.

HERBERT

Je vous raconte ça sans aucune espèce de vanité... Je dis les choses comme elles sont... Ce n'étaient pas des personnes qui avaient pour moi une partialité spéciale... Ma mère me dit que je suis beau, mais enfin je ne compte pas ma mère, qui pourrait s'aveugler sur mon compte.

GILBERTE

Elle ne s'aveugle pas...

HERBERT

Et puis, je sais aussi que la beauté ne suffit pas, qu'il faut qu'un homme soit intelligent...

LOUISE

Eh bien ?

HERBERT

Eh bien ? Est-ce que je suis bête ?

LOUISE

Mais non, vous n'êtes pas bête.

HERBERT

Je ne suis pas bête. Je suis certain de ne pas être bête... Je ne suis pas un être extraordinaire, évidemment, mais enfin, ma conversation n'est pas ennuyeuse ?

LOUISE

Oh ! non ! pour ça, non !

HERBERT

Je connais par cœur des quantités de mots d'esprit, et j'arrive à les placer très bien. Quelquefois on rit énormément... Je vais beaucoup à la Bourse, dans les grands restaurants... Toutes les histoires drôles, nouvelles, qu'il y a sur le boulevard, eh bien ! je suis en situation pour les connaître un des premiers... Les surnoms, je connais tous les surnoms ! J'en connais même qui ont été faits sur moi.

JEANNE

Sur vous ?

HERBERT

Ils sont idiots. Ils ne veulent rien dire... J'ai fait mon droit, enfin...

JEANNE

Moi aussi.

HERBERT

Je sais bien que c'est moins exceptionnel pour un homme que pour une femme, mais enfin, c'est toujours un titre important... Et puis, j'ai voyagé ; j'ai été en Allemagne, j'ai été en Suisse, en Italie... J'ai même fait une croisière dans un yacht... Je la raconte très bien...

LOUISE

Vous me l'avez déjà racontée trois fois.

HERBERT

Eh bien ! si je vous l'ai racontée plusieurs fois, vous avez pu remarquer que je change et que je ne raconte pas toujours la même chose... Ça prouve, n'est-ce pas, que je ne raconte pas ça comme un perroquet... Enfin, je ne suis pas un monsieur qui reste là à ne rien dire.

LOUISE

Avec vous, la conversation ne languit pas.

HERBERT

Non, non !

Silence prolongé.

GILBERTE

Il n'y a pas de journaux illustrés ?...

HERBERT,

vivement.

Tenez, la lecture... J'ai lu énormément de livres. Je ne dis pas que j'ai tout retenu, mais j'en ai gardé pas mal. C'est assez drôle, n'est-ce pas, j'ai l'air de vous vanter mes mérites...

LOUISE

Mais non ! Pas du tout ! Pas du tout !

HERBERT

C'est qu'il n'y a pas de garçon moins vantard que moi. Seulement, je suis bien forcé de dire ce qui est, puisque personne ne le dit... Tenez, ça n'a pas une importance énorme, mais je valse remarquablement, et quand je conduis un cotillon, on a l'air de mépriser ça, mais c'est tout de même quelque chose, je trouve sans cesse des idées amusantes... Il me semble que l'ensemble de tout ça devrait plaire à une jeune fille... Et, dans tout ce que je vous ai dit là, je n'ai pas voulu parler de ma fortune. Je n'en parle jamais. J'ai trois millions, mais ce n'est pas moi qui irai le crier sur les toits... Enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ne fait-elle pas la moindre attention à moi ? Est-ce que c'est une tactique ?

LOUISE

Je n'en sais rien... mais ayez un peu de patience : elle finira peut-être par vous aimer !

TOUTES

Certainement !

HERBERT

Mais certainement, mais certainement ! Au fond, j'en suis persuadé. Seulement, qu'est-ce que vous voulez ? J'ai un peu d'impatience et un peu d'énervement. Quand je pense qu'il y a tant de jeunes filles qui ne demanderaient qu'à m'écouter, et que celle que je recherche... Mais c'est peut-être justement parce que je la recherche ?...

LOUISE

Oui, c'est peut-être ça.

HERBERT

Ecoutez. N'en parlez pas. Je vais adopter une tactique avec elle, nous verrons ce que ça donnera... Je l'ai invitée pour cette valse, je vais faire semblant de l'avoir oublié, et j'irai danser avec une autre.

LOUISE

Oui, à votre place, c'est ce que je ferais.

HERBERT

C'est une idée. (*Il va vers le fond.*) Je la vois, là-bas, elle va revenir par ici. Si elle demande après moi, vous ne lui direz pas que j'ai demandé après elle.

TOUTES

Non ! non !

Il sort. Berthe entre.

Scène IX

LOUISE, BERTHE, GILBERTE

BERTHE

J'ai trouvé quelque chose de très ingénieux à lui dire : c'est que le médecin m'a défendu de valser... c'est assez ingénieux pour lui.

LOUISE

Ça prendra ! Ça prendra ! D'autant plus qu'il fait semblant d'avoir oublié ta valse... C'est une tactique chez lui... il veut voir si ça t'influencera.

BERTHE

Oh ! très bien ! très bien ! Tâche donc de lui dire que sa tactique est excellente, mais qu'il faut qu'il s'y tienne toute sa vie.

GILBERTE

Alerte ! Je crois que voilà la maîtresse de maison qui nous cherche...

LOUISE

Filons ! On ne peut pas être tranquille ! (*À Berthe*) Tu viens ?

BERTHE

Non, non, je reste ici, elle ne m'aura pas... La valse m'est interdite.

Elles sortent par la gauche. Henri entre par la droite.

Scène X

HENRI, BERTHE.

HENRI,

à lui-même.

Sixième verre de Champagne !... Ça va de mieux en mieux !... Tout tourne un peu autour de moi...

Mais c'est une impression purement physique... j'ai la tête tout à fait à sa place... une lucidité extraordinaire !... Seulement, je ferais bien un tour de valse... je tournerais en sens contraire, ça rétablirait l'équilibre de ce salon ! (*À Berthe.*) Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous demander cette valse ?

BERTHE

Monsieur, je ne danse pas.

HENRI

Ce n'est pas possible ! Vous devez aimer la danse, mais je sais pourquoi vous ne voulez pas danser : c'est parce qu'on ne m'a pas présenté à vous.

BERTHE,

hésitante.

Monsieur...

HENRI,

vivement.

C'est pour ça. Vous êtes une jeune fille bien élevée, et vous ne dansez pas avec les personnes qu'on ne vous a pas présentées... Et, sans doute, vous ne leur parlez pas non plus ? Oh ! Comme vous avez tort !

BERTHE

Pourquoi cela ?

HENRI

Mais parce qu'il n'y a que les gens qui ne vous ont pas été présentés qui soient intéressants. Ils sont l'inconnu... je suis pour vous l'inconnu... comme vous êtes pour moi l'inconnue... Je ne sais pas si la vie nous rapprochera, je ne crois pas, et je vais même vous dire quelque chose d'assez désobligeant, c'est qu'il est peut-être souhaitable qu'elle ne nous rapproche jamais.

BERTHE

Mais pourquoi ça, monsieur ?

HENRI

Mais parce que jamais, sans doute, vous n'arriverez à produire sur moi une aussi jolie impression que celle que j'ai de vous en ce moment. Ce que je connaîtrais de vous, par la suite, ce serait peut-être très bien, mais ça ne dépasserait jamais ce que j'imagine déjà.

BERTHE

C'est gentil pour votre imagination, mais ça l'est peut-être moins pour moi...

HENRI

Si, c'est gentil pour vous. Ce que j'imagine a pour point de départ ce que je vois en ce moment. Je construis un rêve, un beau rêve, mais c'est d'après vous, d'après votre visage, d'après vos yeux... Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous parler ainsi de vos yeux et de votre visage, bien qu'ils ne m'aient pas été présentés, mais je crois que je les connais désormais très bien et que je ne les oublierai pas de si tôt.

BERTHE

Enfin, pour un monsieur qui ne me connaît pas, il me semble que vous me faites la cour.

HENRI

Il me semble aussi. Et dire que peut-être... certainement, je n'oserais pas vous la faire si je vous connaissais. Encore un avantage à ne pas être présenté ! C'est étonnant ce que je gagne à ne pas être connu.

BERTHE

Nous sommes au bal masqué.

HENRI

Savez-vous ce qu'on fait quand on est au bal masqué ? On perd toute retenue, on se parle carrément de ses affaires de cœur.

BERTHE

Oui, mais les jeunes filles comme moi ne vont pas au bal masqué... c'est un peu scandaleux.

HENRI

Qu'est-ce que ça fait ? Le scandale restera entre nous, c'est un scandale intime. Nous sommes dans un bal de famille. Les gens qui passent peuvent supposer que nous nous connaissons.

BERTHE

Oui, mais si un de mes parents venait par ici... J'ai au bal mon père et mes deux tantes.

HENRI

Eh bien ! vous en serez quitte pour me présenter.

BERTHE

Sous quel nom ?

HENRI

À votre choix. Donnez-moi un titre si vous aimez la noblesse, ou présentez-moi comme un artiste.

BERTHE

Ou un commandant de cavalerie.

HENRI

Commandant, à trente ans, ce n'est pas mal !

BERTHE

Ah ! vous venez de me dire votre âge et vous ne deviez rien me dire du tout.

HENRI

Ah ! oui, oui, j'ai eu tort : j'ai manqué à nos conventions. Mais je ne vous demande pas le vôtre...

BERTHE

C'est l'âge des illusions.

HENRI,

d'un ton dédaigneux.

Oui.

BERTHE

Pourquoi ce « oui » dédaigneux ? Est-ce que vous n'aimez pas la réponse que je vous ai faite ?

HENRI

Non, je ne l'aime pas, c'est une réponse de bal. C'est même une réponse de bal blanc. Si je vous connaissais, je vous sourirais aimablement, avec une complaisance servile ; mais je ne vous connais pas, j'ai le droit d'être impoli et sévère pour une personne comme vous, qui pourriez ne pas me répondre avec des phrases toutes faites, des phrases de convention, à moi qui essaye d'en faire exprès pour vous !

BERTHE

Voilà ! Si vous m'étiez présenté, je me donnerais peut-être plus de peine.

HENRI

Cette demoiselle est vexée ! Cette demoiselle est vexée de ce que je lui ai dit ! Ah ! ah ! je lui ai révélé mon âge ! Voilà qu'elle me dévoile son caractère... Eh ! eh ! l'inconnu se dissipe peu à peu !

BERTHE

Et je commence peut-être à vous produire une moins bonne impression !

HENRI

Pourquoi ça ? Parce que j'ai découvert en vous une petite susceptibilité, une petite vanité intellectuelle ? Eh bien ! c'est que vous avez un peu de prétention, vous voulez être intelligente ; moi, je ne déteste pas les femmes un peu intelligentes... Evidemment, j'aime bien regarder une femme et l'admirer, mais je ne suis pas fâché qu'elle me donne autre chose, qu'elle me donne un peu de son charme, de son âme, de mes rêves. Oh ! ce n'est pas un rêve extraordinaire, ni très original, c'est le rêve de tout le monde. Mon rêve serait d'avoir un gentil compagnon avec qui je pourrais voyager... nous nous amuserions des mêmes choses. Un autre moi-même, en qui je me retrouve, avec un visage plus flatteur. Une femme qui écoute bien, comme vous, avec le regard et le sourire que vous avez... Non, ne faites pas attention à ce que je vous dis, parce que, si vous faites attention, vous n'aurez plus ce même sourire et ce même regard... ils me sont nécessaires... il me semble que je m'améliore quand ils me couvrent ainsi... Cette personne que je rêvais, eh bien ! je ne l'ai jamais rencontrée... Je sais qu'elle existe... elle est peut-être tout près de moi.

BERTHE

Mais vous... est-ce qu'on vous a déjà aimé ?

HENRI

Oui, oui ! Je suis content que vous m'ayez demandé ça, parce que je n'aurais jamais osé vous le dire, et je désirais vous le dire !

BERTHE

Pourquoi ça ?

HENRI

Pourquoi ça ? Voulez-vous que je vous le dise ? Si nous nous connaissions, je n'oserais peut-être pas vous le dire, mais je ne vous connais pas, je peux être franc ! Eh bien ! cela me ferait un très grand plaisir que vous m'aimiez... alors, je tiens sérieusement à vous plaire. Il me semble que d'avoir été déjà aimé, c'est comme un petit ornement. En tout cas, c'est signe que je ne suis pas un paria, ça peut vous encourager à faire comme les autres. C'est comme la personne qui achète au camelot la première chanson du jour ou un porte-monnaie. Il n'y a personne avant qui oserait tendre la main. On attend que quelqu'un se décide. Eh bien ! mademoiselle X..., si vous désirez m'aimer, ne vous gênez pas, il y a déjà eu des amateurs.

BERTHE

Je vous remercie, je ne le désire pas.

HENRI

Oh ! oh ! voilà qu'elle me répond encore comme si on se connaissait. Elle est coquette avec moi. Et moi, je ne suis pas du tout coquet avec vous.

BERTHE

Je ne suis pas coquette parce que je vous dis que je ne tiens pas à vous plaire.

HENRI

Mais la coquetterie, ça ne consiste pas à dire qu'on plaît aux gens, ça consiste à s'en défendre. Tenez, je veux bien admettre qu'il n'y ait pas chez vous une tentation irrésistible de m'aimer, mais je suis sûr que si je vous aimais, ça ne vous ferait aucun déplaisir. Et il n'est pas question que je vous plaise. D'ailleurs, je vous plais un peu.

BERTHE

Oh ! cet aplomb !

HENRI

Mais, il n'y a pas de « cet aplomb », je vous plais, j'en suis certain.

BERTHE

Mais comment pouvez-vous voir ça ?

HENRI

Eh bien ! à la façon dont vous m'écoutez. Vous m'écoutez très bien. Quand je vous fais un compliment, vous avez un regard vague, vous faites semblant de penser à autre chose. Vous cachez votre plaisir ! Allons ! Allons ! vous êtes une personne très bien...

BERTHE

Oh ! c'est dans votre imagination !

HENRI

Non ! non ! non ! Il n'est plus question de ça. Vous êtes mieux que tout ce que j'ai pu imaginer de vous. Depuis que je vous parle, vous avez été jolie de sept ou huit façons différentes, et ma pauvre imagination ne les avait certes pas prévues. Et je me rends compte que vous en avez encore à votre disposition de ces jolis visages... Quand vous êtes joyeuse, quand vous êtes triste, quand vous êtes comme ci comme ça... C'est chaque fois une nouvelle façon d'être jolie... Ah ! la ! la ! la ! la !

BERTHE

Qu'est-ce qu'il y a ?

HENRI

Qu'est-ce que je suis venu chercher ? (*Il se lève, fait quelques pas avec agitation, puis revient s'asseoir près de Berthe.*) J'arrive en cet endroit critique où je commence à ne plus me contenter de cet incognito. Je crois que c'est le moment, et que je ferais mieux de m'en aller.

BERTHE

Pourquoi ?

HENRI

Eh bien ! parce qu'une fois que je vous aurai quittée, je serai très malheureux, et plus j'aurai l'imprudence de rester auprès de vous, plus je serai malheureux en vous quittant.

BERTHE

Eh bien ! vous pouvez bien risquer ça. C'est admirable ! Vous dites que vous avez du plaisir à causer avec moi, et je veux bien le croire... Eh bien ! pour l'agrément que vous éprouvez, vous ne pouvez même pas me faire le sacrifice d'être malheureux à cause de moi, et de me regretter un peu.

HENRI

Oh ! mais, c'est que je ne serai pas un petit peu malheureux... Ce sera autre chose qu'un petit regret. Puisque nous sommes encore masqués, je puis vous dire sans trop de honte que je ne suis pas très heureux dans la vie. Je ne vous connais pas, ça m'est bien permis de vous montrer un peu de ma tristesse. Je ne suis donc pas heureux... Mais je ne suis pas très, très malheureux, parce que, s'il me manque bien des choses, je ne pense pas à ce qui me manque... (*Un temps.*) Est-ce que vous êtes frileuse ?

BERTHE

Assez. Pas trop. Pourquoi ça ?

HENRI

Moi, je ne suis pas très sensible au froid, mais à condition de ne pas m'approcher d'une cheminée, parce qu'après ça j'ai toutes les peines du monde à la quitter. Eh bien ! j'ai peur d'avoir eu un peu plus chaud que d'habitude. Il fera très froid tout à l'heure en sortant. Allons ! puisque je suis ici pour dire des choses brutales, vous m'avez gâté ma soirée.

BERTHE

Ce n'est pas gentil de ne pas me dire quelque chose de plus aimable avant de me quitter.

HENRI

C'est très aimable, ce que je vous dis là. Non, non, mademoiselle X... je me suis trop approché du feu. Dites-moi tout de suite qui vous êtes.

BERTHE

Je suis l'inconnue, vous le savez bien...
Entre Barthazard.

BARTHAZARD

Tiens ! vous connaissez mon ami Henri ?

BERTHE

Nous sommes de très vieilles connaissances.
Elle sort par la gauche.

Scène XI

HENRI, BARTHAZARD

BARTHAZARD

Eh bien ! dis donc, mon vieux, tu ne vas pas te plaindre, hein ? Ta soirée est complète ! Après les sandwiches, de bons cigares... ou plutôt des cigares passables. Après les cigares, une petite tranche de flirt, pour faire la digestion... Tu n'es pas trop maltraité par ces gens que tu ne connais pas.

HENRI,

mélancoliquement.

Ah ! tais-toi, va ! Vois-tu, j'aurais mieux fait de m'arrêter aux cigares... C'est idiot ce que j'ai fait là ! Et quand on n'est pas assez fortuné pour se payer le bonheur, il ne faut pas trop s'en approcher et le regarder... Non, non, ne regardons pas les étalages !

BARTHAZARD

Mais quoi ? quoi ? tu as l'air pincé, mon vieux...

HENRI

Oh ! ce n'est rien ! Je suis très embêté (*Avec un sourire.*) et pourtant, je ne suis pas mécontent... C'est très curieux, je suis beaucoup moins embêté que je ne devrais... Oh ! je sais bien pourquoi, parbleu ! C'est la faute de cet imbécile espoir, de cet espoir stupide et charmant que nous avons tous en nous... Si j'avais la force de raisonner, je me dirais que je viens de faire un rêve fou, et il y a en moi une petite foi obstinée, perverse, qui me répète que ce n'est pas irréalisable... Je sais qu'il faut y renoncer, et je n'y renonce pas... Tu me trouves bête ?

BARTHAZARD,
après un silence.

Non !

HENRI
Voyons...

BARTHAZARD
Non, parce que renoncer aux choses, il n'y a pas de meilleur moyen pour les empêcher de réussir.

HENRI
Tu te fiches de moi, voyons ! C'est tellement chimérique !

BARTHAZARD
Mais il n'y a rien là de chimérique.

HENRI
Non, écoute, mon vieux, ne blague pas.

BARTHAZARD
Mais je ne songe pas à blaguer une seconde... (*Le regardant.*) Veux-tu épouser cette jeune fille ?

HENRI
Idiot ! Elle a peut-être cent mille francs de dot !

BARTHAZARD
Cent mille francs ? Non. Trois ou quatre cent mille, au bas mot. Et j'ajouterai même qu'elle est fille unique et que, plus tard, elle aura certainement plus d'un million... Veux-tu l'épouser ?

HENRI
Je t'écoute complaisamment, comme un enfant écoute sa nourrice, et j'avoue que tu dis des bêtises qui me font plaisir. L'idée que je pourrais vivre avec cette petite femme-là, avoir toujours auprès de moi cet exquis compagnon, c'est là une idée dangereuse qui me fera souffrir tout à l'heure... Qu'importe ? Je vais me payer quelque temps cette idée-là !

BARTHAZARD
Oh ! tu m'embêtes avec tes songeries... Il n'est pas question de rêve. Nous parlons de choses sérieuses... Tu veux épouser cette jeune fille et je vais te la faire épouser...

HENRI
Vas-y ! Vas-y ! Je continue à rêver.

BARTHAZARD
Tu ne te doutes pas d'une chose : c'est que j'ai une influence considérable sur le père de cette jeune fille-là... Tu es représentant d'une maison allemande. C'est un emploi qui ne te rapporte rien, mais qui fait bien mieux dans un discours que ton métier modeste de dessinateur d'ameublement... Représentant d'une maison étrangère, il y a quelque chose à faire avec ça... D'abord, les maisons étrangères ne sont pas ici, sous nos yeux. C'est un avantage... Tu n'habites pas Paris...

HENRI
Comment, je n'habite pas Paris ?

BARTHAZARD

Non, non ! Tu n'habites plus Paris. À ton hôtel, tu es mal logé. On sait dans ton entourage que tu n'es pas précisément un beau parti... Tu habiteras Bruxelles ou Liège, où le père Gonthier ne connaît personne. J'ai vu tes livres. Tu viens de faire une année de soixante-dix mille francs... Quatre-vingt mille francs est mieux que soixante-dix mille... Tu as encore la représentation d'autres maisons... J'ai vu ta correspondance... Tu es d'une excellente famille ruinée... Ça, c'est conforme à la vérité. Tu as refait ta fortune... Ça n'est pas encore tout à fait vrai, mais ça le deviendra. Voilà !

HENRI

En admettant que tu aies le toupet de raconter tout ça à ces gens, comment éviteras-tu qu'on vérifie tes assertions ?

BARTHAZARD

Mais on ne les vérifiera pas, mon ami. C'est moi qui les aurai vérifiées... Tu oublies que ces gens ont en moi une très grande confiance.

HENRI

Enfin, comment se fait-il qu'il y ait des gens, tant de gens, qui aient confiance en toi, et que tu ne les aies pas associés à tes affaires, que tu ne leur aies pas demandé d'argent ?

BARTHAZARD

Mais c'est parce que, du jour où je leur demanderais un sou, ils n'auraient plus confiance en moi... Non, mais tu ne connais pas les hommes, mon petit Henri... Ils accordent tout de suite leur confiance, mais jamais leur argent. Ça leur est désagréable de donner leur argent, mais ça leur est toujours agréable de donner leur confiance... C'est un sentiment naturel à l'homme. C'est facile d'avoir confiance dans les gens. Ça va tout seul. Cet homme-là sera tellement content de trouver un parti avantageux pour sa fille qu'il serait navré de ne pas y croire. J'aurai toujours quelques billets de banque pour t'avancer les frais, afin de t'habiller, et que tu puisses envoyer des fleurs. Alors voilà qui est parfait : dans deux mois, tu épouseras la fille de mon ami Gonthier... Nous ne risquons rien, n'est-ce pas ?

HENRI

Nous ne risquons rien.

BARTHAZARD

Qu'est-ce que tu vas me donner pour ça ?

HENRI

Ce que tu voudras.

BARTHAZARD

Je me contente de cinquante mille francs.

HENRI

Oh ! je ne marchande pas, tu auras tes cinquante mille francs.

BARTHAZARD

Il ne suffit pas de me dire : « Tu auras tes cinquante mille francs », il faut que tu me le signes... Nous sommes aujourd'hui le...

HENRI

Le 20 avril.

BARTHAZARD

Tu seras marié le 20 juin. Au 10 décembre de cette année, c'est-à-dire six mois après ton mariage, tu me verseras vingt-cinq mille francs, et le 10 décembre de l'année prochaine, c'est-à-dire un an après la noce, tu me verseras encore vingt-cinq mille francs. J'ai du papier timbré sur moi. (*Sortant de sa poche un stylographe.*) Voilà le stylo, attribut obligé de l'homme d'affaires diligent... Assois-toi là.

HENRI

Mais tu es bête !

BARTHAZARD,

l'asseyant.

Assois-toi là. Appuie ta main sur cette table et écris-moi là-dessus en travers : « Accepté pour vingt-cinq mille francs au 10 décembre... »

HENRI

Tu es stupide !

BARTHAZARD

Eh bien ! si je suis stupide, qu'est-ce que ça peut te faire d'écrire ça ?

HENRI

Oh ! ça m'est égal... j'écrirais bien un million.

BARTHAZARD

Ecris seulement vingt-cinq mille francs... C'est plus sérieux... « Accepté pour vingt-cinq mille francs au 10 décembre... »

HENRI

Accepté pour vingt-cinq mille balles...

BARTHAZARD

Non, non, vingt-cinq mille francs...

HENRI

Vingt-cinq mille balles, c'est plus français.

BARTHAZARD

Vingt-cinq mille francs... Signe de ton nom... Et sur cet autre papier : « Accepté pour vingt-cinq mille francs au 10 décembre 1910... » Eh bien ! voilà. Sais-tu ce que tu viens de faire ?

HENRI

Je viens d'écrire deux lignes bien inutiles.

BARTHAZARD

Tu viens de vendre ton âme au diable... Je vais retrouver mon ami Gonthier...

Il sort pendant que Berthe entre avec Louise.

Scène XII

HENRI, BERTHE, LOUISE

LOUISE

Oh ! oh ! voilà le bel inconnu !

BERTHE

Ecoute, Louise, je te permets de te taire.

LOUISE

Il est très gentil garçon !

BERTHE

Que tu es bête ! Que tu es bête ! Est-ce que tu vas me laisser tranquille ?...

LOUISE

Oui, je te laisserai tranquille, mais tu vas me présenter.

BERTHE,

à Henri ?

Mon amie désire que je vous présente... L'Inconnu... Mademoiselle Louise Ternin.

LOUISE,

s'inclinant.

Bonjour, monsieur. Je connais beaucoup de personnes de votre famille...

HENRI

Ah ! vraiment ?

LOUISE

Elle est très sympathique, votre immense famille d'inconnus...

BERTHE

Monsieur est tout de même connu de quelqu'un... De M. Barthazard... (*À Henri.*) Y a-t-il longtemps que vous êtes l'ami de M. Barthazard ?

HENRI

Pas très longtemps... Et vous ?

BERTHE

Pas très longtemps, mais mon père l'aime beaucoup. Il le trouve très intelligent et il a une grande confiance en lui... C'est un très bon garçon, n'est-ce pas ?

HENRI

Très bon garçon.

LOUISE

Mais vous n'avez pas l'air convaincu ?

HENRI

Si, si.

BERTHE

Vous l'aimez beaucoup ?

HENRI

Beaucoup.

BERTHE

C'est curieux, je ne vous connais pas depuis très longtemps, et ça m'intéresse beaucoup de savoir ce que vous pensez des gens.

HENRI

Eh bien ! c'est gentil, ce que vous dites là !

BERTHE

Je me dépêche même de vous dire des choses aimables parce que, quand nous nous connaissons tout à fait, ce ne sera plus ça.

HENRI

C'est ça, dépêchez-vous, dépêchez-vous...

BERTHE

Je vais encore vous faire une déclaration qui sera d'ailleurs la dernière... J'ai une grande confiance en vous, parce que vous avez l'air d'un brave garçon...

HENRI

Oh ! il ne faut pas se dire ça trop vite.

BERTHE

Moi, ça me plaît de vous le dire... Je suis sûre que c'est vrai !

Un silence.

HENRI

Avez-vous beaucoup dansé, ce soir ?

BERTHE

Ah ! voilà que vous me connaissez trop, maintenant, vous entrez impudemment dans la banalité. (*à Louise.*) C'est qu'il est timide. Il ne veut pas trop qu'on dise qu'il est un brave garçon. Voici mon père et monsieur Barthazard.

Scène XIII

LES MÊMES, GONTHIER, BARTHAZARD

BARTHAZARD

à Gonthier.

Ce qu'il y a d'intéressant dans ces affaires de représentation, c'est que le représentant est sur le velours. Il n'a aucun frais, et si, par hasard, la maison qu'il représente – car cela arrive aux maisons les plus solides – fait de mauvaises affaires, il trouve immédiatement une autre société, qui est au courant de sa valeur personnelle d'agent et qui lui confie ses intérêts. (*Apercevant Henri.*) Tiens ! (*Bas à Gonthier.*) Le jeune homme en question. (*Montrant Henri.*) Monsieur Henri Calvel. (*à Henri.*) Monsieur Gonthier.

GONTHIER

à Henri.

Monsieur ! (*À demi-voix à Barthazard.*) Je ne veux pas avoir l'air de me jeter à sa tête, mais est-ce que vous croyez que je peux l'inviter à prendre le thé un de ces soirs ?

BARTHAZARD

Mais oui ! mais oui ! c'est un garçon très simple !

GONTHIER

Notre ami, M. Barthazard, m'a dit tant de bien de vous que je serais ravi de faire votre connaissance... Il doit venir prendre le thé un de ces soirs. Si vous vouliez nous faire l'amabilité de l'accompagner ?

HENRI,

s'inclinant.

Avec plaisir.

GONTHIER

Ça va ! Ça va bien... Vous n'aurez qu'à choisir avec votre ami le soir qui vous conviendra. Nous sortons très peu, ma fille et moi... (*Présentant.*) Ma fille.

HENRI,

s'inclinant.

Mademoiselle !

BERTHE,

allant à lui.

Charmée de faire votre connaissance... Nous comptons sur vous ?

LOUISE

Nous comptons sur vous ?

HENRI

Oui, mesdemoiselles.

GONTHIER,

à Barthazard.

Dites-lui que c'est une très bonne fille... Je ne veux pas avoir l'air de faire son éloge...

BARTHAZARD

à Henri.

C'est une charmante jeune fille que M^{lle} Gonthier.

GONTHIER

Je ne me permettrais pas de dire cela moi-même, mais du moment que M. Barthazard le dit... Et vous savez, elle est gentille déjà à la première impression, mais plus on la connaît, plus on l'apprécie.

HENRI

Même sans connaître mademoiselle, j'ai eu une excellente impression...

Silence.

GONTHIER,
embarrassé.
Voilà... Voilà...
Il sourit.

HENRI,
avec un soupire gêné.
Voilà !

GONTHIER
Eh bien ! à bientôt, monsieur ! Nous comptons sur vous.

HENRI
Je vous remercie, monsieur.
Il lui tend la main.

GONTHIER,
à Barthazard.
C'est entendu n'est-ce pas ? *(Il remonte un peu vers le fond. À Berthe.)* Ma petite, nous allons rentrer, tu sais.

BERTHE
Oui, papa, mais il faut que je prenne l'éventail que j'ai laissé par là. *(À Louise.)* Tu rentres avec nous ?

LOUISE
Non, non, je suis avec grand-maman... Elle s'amuse follement à regarder danser. Elle ne s'en ira que la dernière.
Elle sort par le fond. Berthe entre par la gauche.

GONTHIER
va vers la porte
Eh bien ! Berthe ?
Il entre un instant à gauche.

Scène XIV

BARTHAZARD, HENRI, PUIS BERTHE ET GONTHIER

BARTHAZARD
Je vais prendre rendez-vous pour après-demain soir. Je n'ai pas voulu le dire tout de suite pour laisser encore les choses dans le vague, mais tu viendras me prendre au bureau, nous irons dîner chez eux.

HENRI
Non ! Non ! ça m'embête ! Je préfère y renoncer.

BARTHAZARD
Non, mon vieux ! Tu n'y renonceras pas maintenant. La chose est en bon chemin, je te réponds que tu y viendras.
Berthe revient en scène avec Gonthier.

BERTHE,
à Henri.
À un de ces soirs ?
Gonthier tend la main à Henri.

HENRI,
à part.
Ça fait la troisième fois que nous nous donnons la main. Je crois que je lui donne trop souvent la main.

GONTHIER
Nous comptons sur vous.

HENRI

Alors... (*Il se trouve tout à coup en face de Gonthier et lui tend la main.*) Alors, à un de ces soirs !

GONTHIER

Tu viens, fillette ?

BERTHE,

à Henri.

À bientôt, n'est-ce pas ?

HENRI

À bientôt !

Sortent Berthe et Gonthier.

BARTHAZARD

Est-ce que tu viendras ?

HENRI

Je ne sais pas...

ACTE II

La scène représente un salon élégamment meublé. Au lever du rideau une femme de chambre ouvre la porte à un garçon fleuriste, qui vient déposer une corbeille de fleurs blanches sur une table.

Scène première

LÉONTINE, LE FLEURISTE, PUIS FÉLIX.

LÉONTINE

Mettez ça là. J'espère que voilà une belle corbeille !

LE FLEURISTE,

en arrangeant la corbeille.

Et c'est de la belle fleur. Tout fleur de serre. Vous ne trouverez pas là-dedans de cette camelote d'hortensia qui n'est là que pour faire du volume. Ah ! la maison se tient, y a pas à dire, depuis qu'on a changé de patron. On leur fait payer le prix aux clients. Mais du moment que l'on sert en conséquence...

LÉONTINE

Notre demoiselle va être ravie de trouver ça en rentrant d'automobile !

LE FLEURISTE

Elle est partie faire promenade ?

LÉONTINE

Avec le papa. Tous les jours elle fait sortir le papa, pour l'habituer, qu'elle dit, à l'auto. Ce pauvre monsieur, le nôtre, a une de ces frousses de tous les diables. Ils m'ont emmenée la semaine dernière. Moi qu'étais assise à côté du chauffeur et qui n'ai peur de rien, j'entendais le pauvre monsieur à nous qui criait : « Arrêtez ! arrêtez tout de suite ! » Le chauffeur arrêta, suffit qu'il en était commandé. Evidemment ! Et vous savez, quand on est tout le temps à faire marcher les freins, il paraît, le chauffeur m'a dit que les pneumatiques n'y résistent pas. La gomme s'use, s'use, et par le fait, on crève plus facilement. Mais not' monsieur —le nôtre —il est ravi lorsqu'on crève, parce que, suivez-moi, une fois crevé, forcé de réparer, et pendant qu'on répare, on ne marche pas.

LE FLEURISTE,

qui l'a écoutée, les bras ballants, recommence à arranger ses fleurs.

Oh ! triste ! triste ! Et ça se paye des automobiles de vingt mille francs, sans même savoir en profiter. Moi, qu'on me donne seulement une auto, qu'est-ce que je dis, une auto ? une simple moto ! qu'est-ce que je dis, une moto ? Un petit tri, un petit triporteur, sans moteur.

LÉONTINE

Voulez-vous vous rafraîchir un peu ?

LE FLEURISTE

J'ai pas besoin d'être rafraîchi. Je suis toujours un peu frais, mais je suis toujours là pour un coup de vin pour ne pas faire de la peine au monde qui me l'offre.

LÉONTINE

Venez par ici. Félix va vous servir à boire. *(On sonne.)* Ça doit être le petit fiancé en question. Je dis le fiancé, c'est le promis. Enfin c'est tout comme... *(À la cantonade.)* Félix, grande paillasse, verse un verre à ce brave garçon ! Ça vaudra mieux que de t'occuper à rien faire.

FELIX,

du dehors.

J'ai fait entrer le jeune homme dans le petit salon.

LÉONTINE

Bon, bon, je vais le faire entrer ici, pour qu'il voie seulement qu'on a bien apporté ses fleurs. *(Elle va ouvrir au fond.)* Que monsieur entre par ici ! Monsieur verra que vous serez mieux.

Henri, très élégamment vêtu, entre par le fond.

Scène II

LÉONTINE, HENRI

HENRI

Bonjour !

LÉONTINE

Bonjour, monsieur ! Mademoiselle et monsieur ne sont pas rentrés d'auto. Mais ils ne vont pas tarder, puisqu'ils savaient bien que monsieur était pour venir. J'espère que monsieur nous a encore gâtés d'une belle corbeille !

HENRI,

un peu étonné

Ah ! oui !...

LÉONTINE

Et puis, que je remercie monsieur pour ce que vous m'avez donné hier soir. Monsieur est gentil pour moi.

HENRI

Hier soir ?

LÉONTINE

Ces dix francs que monsieur Barthazard m'a remis venant de monsieur.

HENRI

Ah ! oui...

Il va s'asseoir sur un fauteuil, le dos à demi tourné au public.

LÉONTINE

Ce n'est pas à moi, domestique, à en causer. Mais enfin, je suis depuis sept ans dans la maison, et je puis me permettre de dire que mademoiselle a une sacrée chance, et monsieur aussi par le fait, parce que des demoiselles comme la nôtre, aussi bonne que mignonne, vous n'en trouverez pas des flopées, et monsieur son papa est aussi gentil. Oh ! je sais bien que pour ce que vous en ferez, ça vous intéresse moins. Et donc il faut les entendre, notre maître et sa fille, parler de monsieur à table, je les entends sans écouter, car c'est moi qui sers, quand ils sont seuls, et qu'il n'est pas question d'embarras, ni de flafla. Eh bien ! ce qu'ils portent monsieur dans leur cœur, c'est rien que de le dire ! Mademoiselle ne se gêne pas devant son papa : les jeunes filles qui ont perdu leur maman, dans un sens, vous les trouverez plus mal élevées que les autres, mais aussi moins empruntées et moins en dessous. Et mademoiselle donc ne se gêne pas pour dire qu'elle est contente quand monsieur est là et qu'elle trouve monsieur plein d'intelligence et qu'il ne manque pas de bons mots. Il vous sort des paroles si gentilles – c'est mademoiselle qui parle – oui, nom d'une brique ! – ça, c'est moi qui parle – ; ce qu'il dit n'est plus la même chose que si c'était sorti par un autre. Puis c'est le tour du papa de parler de la belle position à monsieur.

Henri, qui a écouté avec plaisir les paroles de Léontine, a un moment d'impatience.

FELIX,

entrant par le fond.

Il y a là un monsieur qui demande après monsieur... Un artiste peintre qu'on dirait...

HENRI

Qui ça peut-il être ?... Priez-le d'entrer.

FELIX

Entrez donc par ici, monsieur.

Entre Thibaudel. Il est vêtu d'une redingote noire assez présentable ; il est coiffé d'un chapeau mou, et porte une cravate flottante.

Scène III

HENRI, THIBAUDEL

HENRI,

assez joyeusement.

Tiens ! Thibaudel ! (*Félix et Léontine sortent.*) Le domestique te prenait pour un peintre.

THIBAUDEL

Parce que j'ai une cravate flottante et un chapeau mou. Ce domestique vit avec d'anciennes idées. De nos jours, à part toutefois les peintres, tout le monde a une cravate flottante et un chapeau mou. Et c'est très bien vu dans ma noble confrérie des courtiers de publicité.

HENRI

Mon vieux Thibaudel, je suis content de te voir.

THIBAUDEL

Je te crois. Car tu ne songes même pas à t'étonner de ma présence ici...

HENRI

Je ne m'en étonne pas, puisque je t'ai prié de me faire parvenir les lettres qui m'arriveraient à l'hôtel.

THIBAUDEL

J'ai passé à l'hôtel plus sélect où tu habites présentement. On m'a dit que j'avais des chances de te trouver ici. Je t'apporte donc une petite fiche... C'est une traite de trente-quatre francs que l'on a présentée ce matin.

HENRI

Oui, c'est de mon tailleur. C'est la première d'une série de cinq. Et c'est d'autant plus triste que j'ai usé depuis longtemps déjà les vêtements que cette traite va commencer à acquitter. Je les ai donnés à un balayeur. De sorte que je commence maintenant à payer les habits du balayeur.

THIBAUDEL

Tu as l'intention de payer ?

HENRI

Mais oui !

THIBAUDEL

Tu sais que tu as jusqu'à demain soir avant le protêt.

HENRI

Je vais te donner l'argent tout de suite.

THIBAUDEL

Comment, tu as trente-quatre francs ?

HENRI

J'ai trente-quatre francs.

THIBAUDEL

Je te voyais bien habillé et très chic, mais de là à penser que tu avais trente-quatre francs !

HENRI

Je vais te remettre un billet de cinquante francs.

THIBAUDEL

Je n'ai pas de monnaie.

HENRI

Ça ne fait rien. Tu me rendras ces seize francs quand tu me reverras.

THIBAUDEL

Ne me dis pas ça, je tiens à te revoir. Je te déclare d'ores et déjà qu'il me sera très difficile, et décidément trop pénible de te rendre seize francs. Tu es mon ami. Pour toi je me jetterais dans un brasier ardent ou dans la plus froide des rivières, mais n'attends pas de moi que je te rende le moindre

numéraire. Non... De l'argent, ça m'arrive rarement d'en recevoir, parfois d'en donner, mais jamais d'en rendre.

HENRI,

songeur.

Oui, oui, c'est comme ça que je comprenais la vie.

THIBAUDEL

Mon vieux, il n'y a que cette façon : comme ça tout l'argent qui nous rentre nous fait plaisir, parce qu'on se dit : « Je ne serai pas obligé de le restituer... » C'est égal, vieux Henri, je suis bien content de te revoir ici, bien à ton aise.

HENRI

Je ne suis pas à mon aise.

THIBAUDEL

Qu'est-ce qu'il y a ?

HENRI

Eh bien ! il y a que je suis très embêté. Ecoute, j'ai confiance en toi... et puis je suis content de trouver quelqu'un à qui je puisse parler et à qui je ne sois pas obligé de raconter des blagues... J'ai été amené ici par Barthazard... Tu connais Barthazard ?

THIBAUDEL

Oui, oui, je l'ai un peu connu jadis, mais depuis il a fait du chemin ; maintenant, on ne se voit plus beaucoup...

HENRI

Eh bien ! ce Barthazard est un être effrayant... Il m'a embarqué dans des histoires !... Tel que tu me vois je suis représentant d'une maison allemande de métallurgie...

THIBAUDEL

Oui, je sais.

HENRI

Non, tu ne sais pas... Je suis représentant d'une maison allemande de métallurgie, et je gagne de soixante à soixante-dix mille francs par an... Voilà ce que tu ne savais pas non plus il y a huit jours.

THIBAUDEL

Mes compliments !

HENRI

Il n'y a pas de quoi... Barthazard a donc profité de ce qu'il est en très bons termes avec cette famille pour raconter des histoires et me faire épouser la jeune fille.

THIBAUDEL

Oui, mais est-ce que ça va prendre ?

HENRI

Eh bien ! c'est ce que je lui dis tout le temps... Mais c'est un individu d'une audace effrayante... Il va ! il va !... c'est son genre ! Il prétend hardiment que ces gens ne se renseigneront pas ailleurs. Moi, je prétends que si, et à chaque instant j'ai un trac horrible que tout vienne à se découvrir. Pourtant, c'est curieux, s'ils étaient mis au courant de cela une bonne fois, eh bien ! je serais soulagé. On me flanquerait à la porte et tout serait dit ; alors je retournerais à l'hôtel, à notre hôtel, je reprendrais ma vie... une vie difficile, mais, somme toute, beaucoup plus tranquille...

THIBAUDEL

Eh bien ! mon vieux, reviens ! Qu'est-ce que tu attends ? Nous sommes réduits au bridge à trois avec le patron de l'hôtel et le traducteur d'espagnol. Rends-nous notre quatrième. Si tu désires tant que ça qu'ils soient au courant, tu n'as qu'à tout leur raconter toi-même !

HENRI

Oui, mais je ne le leur dis pas, parce que j'aime cette jeune fille. Qu'est-ce que tu veux ? Ne ris pas, j'aime cette jeune fille.

THIBAUDEL

Je ne ris pas.

HENRI

L'amour, il y a encore quinze jours, je me demandais si cela existait. Oui, ça m'est arrivé plusieurs fois de rencontrer une petite femme gentille et de me dire avec empressement : « Je suis amoureux ! » Je lui répétais cela toute une soirée, mais c'était surtout pour moi que je le disais. Le lendemain...

THIBAUDEL

Elle était souriante...

HENRI

Elle était souriante... mais j'étais désenchanté... Alors, comme à cinq ou six reprises je n'avais pas réussi à me monter le cou, j'en avais conclu que l'amour n'existait pas. Mais il existe, tu entends, il existe... Tu peux le dire dans ta clientèle, et dans tout le quartier. Quand je suis avec cette personne, je n'ai pas besoin du tout de me forcer pour me dire que je l'aime, au contraire ! Je tâche de me persuader que je ne l'aime pas, et je n'y parviens pas... J'ai beau me raisonner, tu ne peux pas te figurer à quel point je me raisonne ! Il y a en moi deux individus : un rabat-joie qui fait son possible pour déguster l'autre. Le rabat-joie lui dit : « Cette jeune fille est jolie », et il ne peut pas dire le contraire ! Elle est certainement jolie... Mais il ajoute qu'il y a des millions d'autres jolies femmes sur la surface de la terre. D'accord ; mais les autres, ce n'est pas elle.

THIBAUDEL

Evidemment.

HENRI

Je l'aime parce que c'est elle : il me semble que si elle était changée en rocher...

THIBAUDEL

Peu probable.

HENRI

Si elle était changée en rocher, j'aimerais ce rocher qui serait elle... Eh bien ! est-ce que j'en ai mon compte ?

THIBAUDEL

Oui, oui, ça y est... Mais qu'est-ce qui va arriver de tout ça ?

HENRI

Je n'en sais rien.

THIBAUDEL

Enfin je vais toujours payer ta petite traite de trente-quatre francs... Au revoir, jeune exalté !
Henri prête l'oreille.

HENRI

Tiens ! voilà...

THIBAUDEL

Qui ça ?

HENRI

Barthazard... mon bourreau.

THIBAUDEL

Alors, je m'en vais.

Barthazard entre avec un paquet sous le bras et paraît très affairé.

Scène IV

BARTHAZARD, HENRI, THIBAUDEL (QUI SORT PEU APRÈS)

BARTHAZARD

Henri, j'ai quelque chose à te dire.
Il voit Thibaudel qu'il salue d'un signe de tête.

THIBAUDEL,

lui tend la main.
Ah ! tu ne me reconnais pas ?

BARTHAZARD

Si, si fait. Vous allez bien ?

THIBAUDEL

Oui, oui. Au revoir, baron !
Il sort.

BARTHAZARD,

après avoir gardé un moment le silence.
Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ? Alors il vient te relancer. Tu es fou de le laisser venir.

HENRI

Eh bien ! c'est un type de mon hôtel. Il m'avait apporté une chose pressée.

BARTHAZARD

Mais il faut rompre avec tous ces gens-là !

HENRI

Oh ! écoute ! fiche-moi la paix ! Tu m'embêtes !

BARTHAZARD

Il ne s'agit pas de t'embêter ou de te laisser tranquille, il s'agit de ne pas compromettre notre affaire... Notre affaire va bien, mais c'est le reste qui va très mal... J'ai en ce moment des ennuis par-dessus la tête, des sommes à payer aujourd'hui même et j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir un peu de temps. Je vais justement chez moi, où il y a un individu de qui j'ai besoin pour obtenir un délai. Et avec toutes ces histoires-là, il faut encore que j'aie courir les fleuristes et les marchands de bonbons pour la jeune fille... Heureusement que j'ai trouvé un confiseur à qui j'ai fait un contrat de publicité... Tu donneras ces bonbons tout à l'heure.

HENRI

Non, non, va les donner, ça m'embête de les donner...

BARTHAZARD,

le regardant avec mépris.
Enfin !... Je les laisse là... Elle saura bien que ça vient de toi... Je vais retrouver cet individu chez moi... Il y a quatre minutes d'ici à la maison, je ne serai pas longtemps absent... (*Louise entre.*) Tiens ! Mademoiselle Louise ! Votre amie n'est pas de retour ?

LOUISE

Non, elle n'est pas rentrée d'auto.

BARTHAZARD

Notre jeune homme n'est pas content. Il n'aime pas attendre.
Il s'en va.

Scène V

HENRI, LOUISE

HENRI,

comme à lui-même.

Oh ! c'est intolérable !

LOUISE

Qu'est-ce que vous dites ?

HENRI

Je dis que tout ce qui n'est pas Berthe me rend malheureux !

LOUISE

Eh bien ! merci pour moi !

HENRI

Ne plaisantez pas. Vous savez bien que je vous considère comme une vraie amie, je l'ai senti tout de suite... Je suis un peu fatigué de l'entourage de Berthe. Ce n'est pas à cause de vous, bien entendu, qui êtes charmante, mais les autres... son père...

LOUISE

C'est un très brave homme.

HENRI

C'est un très brave homme, mais...

LOUISE

Mais quoi ?

HENRI

Ce serait si bon de s'aimer en dehors de tout et de tous.

LOUISE

Un cœur et une chaumière !

HENRI

Oui, oui, oui, je me suis bien fichu de cette expression, mais maintenant je la comprends très bien... Les amoureux souhaitent une chaumière parce qu'ils veulent être en dehors de la vie, ne plus penser à ce qu'on appelle une situation, une position, à ce qui s'évalue, à ce qui se chiffre... Ecoutez, ma chère amie, je voudrais vous poser une question, mais je vous supplie d'y répondre du fond de vous-même... Vous connaissez bien Berthe ?

LOUISE

Oui. Mieux que moi-même.

HENRI

Eh bien ! si je n'étais pas ce qu'on croit... si au lieu d'être (*Avec effort.*) un représentant de commerce... (*Avec effort.*) brillant... si j'étais un pauvre garçon sans situation, croyez-vous qu'elle m'aimerait ?

LOUISE

Mais bien sûr ! Elle ne vous aime pas pour votre argent... Elle n'en a pas besoin de votre argent... Elle en a pour deux... Je sais qu'elle a déjà refusé officiellement un garçon qui a trois millions de fortune...

HENRI

Vous êtes sûr de ce que vous dites ? Ecoutez : j'avais songé à faire une expérience un peu romanesque... Je vais vous demander ce que vous en pensez... Si je lui disais que je suis... ou plutôt que je ne suis pas du tout ce qu'elle croit... si je lui racontais que je n'ai pas de position, que j'habite dans un hôtel du quartier des Ternes, dans une petite rue, un tout petit hôtel... une toute petite chambre, très basse de plafond, mais très haute d'étage... Si je lui racontais que je gagne péniblement une centaine de francs par mois en faisant par exemple des dessins d'ameublement ?

LOUISE

Oh ! comme c'est vraisemblable !

HENRI

Mais c'est tout à fait vraisemblable... Je désire qu'elle sache... (*Se reprenant.*) je désire qu'elle s'imagine que je suis cela... et que même je suis bien heureux d'avoir cette petite chambre, qu'il m'est arrivé de dormir l'été dans la cour d'un loueur de voitures, dans un vieil omnibus de rebut...

LOUISE

Oh ! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Est-ce que ça existe, ça ?...

HENRI

Si, si, je crois que ça existe... Je connais quelqu'un à qui c'est arrivé... Ce quelqu'un, il faudrait dire à Berthe que c'est moi... ce quelqu'un a posé des heures entières dans des antichambres de marchands de meubles pour attendre d'être reçu et pour proposer un petit dessin... Ce quelqu'un, étant à Royan, s'est trouvé, je ne sais comment, il y a deux ans, obligé de s'engager dans un orchestre de tziganes où il faisait la quête avec une petite soucoupe, parce qu'il ne savait jouer d'aucun autre instrument.

LOUISE

C'est de la fantaisie...

HENRI

Oui, oui, c'est un peu de la fantaisie. Je désire que Berthe me voie sous les traits d'un être minable, sans aucune position... Ce serait drôle !

LOUISE,

souriant.

Eh bien ! si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous montrer comme ça.

HENRI,

avec emportement.

Enfin pourquoi ? pourquoi ? Alors ce n'est pas pour moi-même qu'elle m'aime ?

LOUISE

Mais si, voyons ! elle vous aime pour vous, elle ne vous aime que pour vous... Seulement que voulez-vous ? Berthe est une fille défiante... Elle ne se défie pas des autres, elle se défie d'elle-même. Si vous étiez un pauvre jeune homme, jamais elle ne croirait à la sincérité de vos sentiments.

HENRI,

tombe accablé sur un fauteuil.

Voilà ! Voilà ! ce que je craignais !

LOUISE

Oh ! comme il se frappe ! Oh ! comme il est compliqué ! Il n'est pas content de ce qui est, il faut encore qu'il se demande ce qui arriverait si ce qui est n'était pas... Allons, mon ami, profitez donc de ce qui existe, allez ! Ne vous mettez pas martel en tête... Il est un peu bête, ce grand garçon-là !

Scène VI

LES MÊMES, GONTHIER, BLIVET

GONTHIER,

entre suivi de Blivet.

Il est ici !... Ma fille vous prie de l'excuser encore un peu parce qu'elle avait une essayeuse qui l'attendait dans sa chambre... Alors elle y est allée directement. Elle reviendra tout à l'heure... La jeune Louise est même invitée à la rejoindre pour lui donner son avis, son précieux avis.

LOUISE

Ah ! oui, c'est une mission de confiance. À tout à l'heure !...

Elle sort.

GONTHIER,

présentant.

Mon ami Blivet, un vieil ami... (*À Henri.*) Mon cher, nous venons de faire notre promenade d'auto quotidienne, une superbe promenade... Me voilà tranquille jusqu'à demain trois heures... (*À Blivet.*) Mon ami, je ne suis pas fâché de te faire connaître ce jeune homme... À un âge où beaucoup de jeunes gens sont encore à chercher leur voie, celui-là a déjà une situation magnifique.

HENRI

Monsieur Gonthier, je vous assure que vous exagérez...

GONTHIER

J'exagère ! J'exagère !

HENRI

Oui...

GONTHIER,

à Blivet.

Il n'est pas bluffeur, au moins, hein ? Chaque fois qu'on lui parle de sa situation, c'est la même chose, il a l'air d'é luder la conversation... Mais je sais... heureusement que je suis au courant par Barthazard, et que celui-là me fournit des chiffres... Près de soixante-dix mille francs bon an, mal an.

HENRI,

embarrassé.

Oh ! oh ! soixante-dix mille francs...

GONTHIER

Je puis donner ces détails devant Blivet, c'est un vieil ami... (*À Blivet.*) Est-ce que ce n'est pas magnifique ?

BLIVET

Je te crois !

GONTHIER

Et vous savez, pour qu'il trouve ça magnifique, Blivet, il faut que ça le soit, parce qu'il est plutôt débiteur.

BLIVET

Je suis débiteur ?

GONTHIER

Oh ! tu es débiteur, mon vieux...

BLIVET

Je ne m'en suis jamais aperçu.

GONTHIER

Moi, je m'en suis aperçu tout à l'heure, devant mon auto. Tu ne l'admirais que d'un œil... (*À Henri.*) Qu'est-ce que Barthazard vient encore de m'apprendre ce matin ? que vous avez une autre usine de Westphalie qui vous fait des offres ?...

HENRI,

d'un air inquiet.

Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

GONTHIER

Oh ! vous savez, ça ne sort pas d'ici... Ne me cachez rien. Je ne le raconterai pas... c'est une usine concurrente de la vôtre, paraît-il, qui vous offre une situation presque double ?

HENRI

Oh ! c'est inutile, je n'accepterai pas.

GONTHIER

Parce qu'elle est concurrente de la vôtre ? Il faut accepter, voyons. Et même s'il y a une combinaison pour avoir les deux sans qu'elles s'en doutent... Je ne sais pas, moi... si c'est possible... N'est-ce pas, Blivet ?

BLIVET

Mais oui.

GONTHIER

Du moment que Blivet vous le dit, c'est un homme qui connaît les affaires... D'ailleurs, il est dans votre partie...

HENRI

Dans ma partie ?

GONTHIER

Oui, dans la métallurgie.

HENRI,

à part.

Bon ! bon !

GONTHIER

C'est un grand métallurgiste.

HENRI,

même jeu.

Eh bien ! ça va être bien !

BLIVET

Vous représentez la « Artberg Gesellschaft » ?

HENRI

Oui, oui...

BLIVET

C'est surtout dans les aciers chromés que vous travaillez, n'est-ce pas ?

HENRI

Dans les aciers chromés, oui, oui...

BLIVET

Pour quel usage ?

HENRI

Pour tous les usages...

BLIVET

Vous avez aussi des aciers au ferro-aluminium et à l'iridium ?

HENRI

Oui, oui...

BLIVET

Etes-vous content des aciers à l'iridium ?

HENRI

Pas mécontent.

BLIVET

Sans entrer dans les détails de fabrication, très secrets évidemment, vous pouvez tout de même me dire les résultats que vous avez obtenus comme élasticité et comme résistance à la rupture ?

HENRI

... Eh bien ! de très beaux résultats...

BLIVET

Quel chiffre atteignez-vous pour la résistance, par exemple ?

HENRI,

à mi-voix.

Dix ou douze.

BLIVET

Dix ou douze ?...

HENRI

Trois cents...

BLIVET,

étonné.

Ah !

HENRI,

à part.

J'ai très mal répondu. Tant mieux ! Tout va se découvrir, on va me flanquer à la porte...

BLIVET,

à Gonthier.

Il ne veut pas parler. Il doit être épatant pour la partie commerciale.

GONTHIER

Il paraît que, comme commerçant, c'est un homme de tout premier ordre... (*Il s'approche d'Henri en souriant.*) Oui, oui, c'est un commerçant de tout premier ordre... nous savons cela. Mais mon garçon, j'ai tout le temps l'air de vous parler de votre situation, de votre position, il ne faudrait pas croire que je ne pense qu'à ça... Je suis content que vous ayez une situation, mais ce n'est pas du tout votre situation qui me plaît, c'est vous. Ce n'est pas du tout parce que vous gagnez de l'argent que je vous donne ma fille...

HENRI,

touché.

Merci, monsieur Gonthier !

GONTHIER

Grâce à Dieu, ma fille n'a pas besoin de ce que vous gagnez, et vous n'auriez absolument pas un sou que vous me plairiez tout de même...

HENRI,

avec élan.

Oh ! mon Dieu, que je vous remercie ! Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que vous me faites plaisir en me disant cela...

GONTHIER

Evidemment, si vous n'aviez rien à vous, je ne vous aurais jamais donné ma fille. Nous n'avons pas besoin de votre argent, mais c'est une garantie pour nous, tout de même ; ça nous prouve que vous êtes un garçon sérieux... (*Il lui tape sur l'épaule.*) un garçon sérieux...

Henri sourit tristement. Entrent Berthe et Louise.

Scène VII

LES MÊMES, BERTHE, LOUISE

GONTHIER

Mais voici les petites... Eh bien ! ce fameux essayage est terminé ?

BERTHE

Oh ! ce n'est jamais fini ! (*Elle serre la main d'Henri.*) Bonjour !

HENRI,

souriant.

Bonjour !

BERTHE

Qu'est-ce que vous avez ?

HENRI

Rien...

BERTHE

Des ennuis d'affaires ?

HENRI

Oui, c'est cela...

BLIVET

Eh bien ! c'est un peu long, ces essayages de robes ! Et ce n'est pas fini ! C'est maintenant qu'il va falloir en essayer !...

GONTHIER,

riant.

Ah ! ah !

BLIVET

Ah ! ah !

Berthe a l'air un peu embarrassée et Henri davantage.

LOUISE

Ah ! ah ! (*Un temps.*) Situation gênante s'il en fut... Nous savons tous de quoi il est question, seulement on n'en parle pas... Allons ! allons ! Pourquoi n'en parlons-nous pas ? (*Avec effort.*) À quand le mariage ?

GONTHIER

Oh ! moi, je ne demande pas mieux que d'en parler, vous savez bien. Je n'ai pas besoin qu'on mette une paire de gants et qu'on vienne faire auprès de moi une démarche officielle... (*à Henri.*) Mais je vous ai dit pourquoi nous attendions... Il faut que nous allions voir le plus tôt possible ma tante, de Versailles, afin qu'elle ne l'apprenne pas par quelqu'un d'autre, parce que, si elle apprenait la chose par un autre, eh bien ! merci, nous serions beaux !... Aussitôt que vous aurez un après-midi de libre, nous irons à Versailles...

BERTHE

En auto ?

GONTHIER

En auto ou en chemin de fer... Alors aussitôt la démarche faite, ce n'est pas moi, mes enfants, qui retarderai les choses... Vous n'aurez qu'à vous mettre tout de suite en campagne pour choisir un appartement...

LOUISE,

à Henri.

Dans quel quartier allez-vous habiter ?

HENRI,

gêné.

Eh bien ! nous verrons. Pas du côté des Ternes.

GONTHIER

Il faudra voir ça après-demain !... Supposez qu'on aille à Versailles demain... Va-t-on à Versailles demain ?

HENRI

... C'est que demain... j'ai peur que ça ne me soit pas possible...

GONTHIER

Mais si ! mais si ! ce sera possible.

HENRI

... Je ne crois pas...

BERTHE

Pourquoi ça ?

HENRI

Eh bien ! je vais tâcher...

GONTHIER

Pour l'appartement, on choisira quelque chose de spacieux. Autant s'installer pour de bon la première fois et ne pas avoir à s'agrandir plus tard...

BERTHE,

apercevant le sac de bonbons.

Qu'est-ce que c'est encore que ça ? Oh ! des bonbons... (*À Henri.*) De vous, monsieur Henri ?

HENRI

Je suppose.

BERTHE

Nous allons en manger tout de suite.

Elle ouvre la boîte et en offre à Louise.

GONTHIER,

prend Henri sous le bras.

Vous savez que nous n'avons pas encore parlé de la question d'intérêt.

HENRI

Non, non, n'en parlons pas.

GONTHIER

Il faut tout de même que je vous dise ce que je donne à ma fille.

HENRI

Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine...

GONTHIER

Je tiens à vous le dire : je lui donne cinq cent mille francs de dot...

HENRI

Non, non, monsieur Gonthier, ne me parlez pas de ça. Je vous assure que c'est la seule chose qui me déplaît dans mon bonheur.

GONTHIER

Alors vous voudriez la prendre sans dot ?

HENRI

Je ne suis pas partisan de la dot... Je trouve que le mari doit subvenir à lui tout seul à l'existence de son ménage.

GONTHIER

Je sais bien que vous êtes en mesure de le faire.

HENRI

Oui... Mais même si je n'étais pas en mesure de le faire, je vous parlerais ainsi.

GONTHIER

Admettez tout de même qu'une année vous soyez moins content de vos affaires... Il est vrai que vous auriez toujours la ressource de vous adresser à moi.

HENRI

Eh bien ! je voudrais m'en tirer sans m'adresser à vous. J'ai des idées spéciales là-dessus.

GONTHIER

Alors il faudrait vous restreindre ?

HENRI

Eh bien ! je me restreindrais, je me restreindrais !

GONTHIER

Mais vous êtes un être extraordinaire ! Vous commencez à m'inquiéter, parce que vraiment vous êtes un peu exagéré. Quel meilleur emploi voulez-vous que je fasse de ma fortune que de venir en aide à mes enfants ?

HENRI

Eh bien ! il y a des emplois... Il y a bien des emplois... (*Pénétré.*) Il y a du bien à faire...

GONTHIER

Je suis un bon homme, je ne demande pas mieux que de faire le bien.

HENRI

Oh ! il y a du bien à faire... il y a des pauvres hères qui travaillent... des dessinateurs d'art qui ont besoin d'être secourus.

Barthazard entre.

GONTHIER

Tiens ! Voilà Barthazard, nous allons lui demander son avis.

HENRI

C'est ça, demandez-le-lui...

Scène VIII

L ES MÊMES, BARTHAZARD

GONTHIER,

à Barthazard.

Il est bien extraordinaire, votre jeune homme !... Savez-vous ce qu'il me dit ? Qu'il veut épouser ma fille sans dot...

Un silence.

BARTHAZARD

Ah ! bien ! bien !

GONTHIER

Vous m'avez dit qu'il était très désintéressé, mais à ce point-là ! Blivet ! Ecoute donc ça, Blivet !

Il prend Blivet sous le bras et s'éloigne en remontant vers le fond.

Scène IX

BARTHAZARD, HENRI

BARTHAZARD

Qu'est-ce que tu as encore été raconter au père Gonthier ? Que tu veux épouser sa fille sans dot, maintenant ?

HENRI

Certainement.

BARTHAZARD

Mais tu en as de bonnes ! Il est vrai qu'une fois mariés il subviendra toujours à vos besoins... Ça s'arrangera le jour du contrat, mais nous n'en sommes pas encore au contrat, malheureusement...

HENRI

Je t'avais bien dit que ton affaire ne tenait pas debout, qu'un rien pouvait la jeter par terre. D'ailleurs, ça va très mal.

BARTHAZARD

Comment, ça va très mal ?

HENRI

Oui, ce vieux monsieur que tu vois là-bas et qui n'a l'air de rien... C'est un métallurgiste.

BARTHAZARD

Eh bien ?

HENRI

Eh bien ! il m'a posé des questions.

BARTHAZARD

Qu'est-ce que tu as répondu ?

HENRI,

ravi.

Oh ! des choses idiotes !

BARTHAZARD

Tu l'as fait exprès !

HENRI

Je n'ai pas eu besoin... Mais qu'est-ce que tu veux, on ne joue pas du jour au lendemain le rôle que tu veux me faire jouer. Il fallait me faire passer trois ans à l'Ecole des mines.

BARTHAZARD

Oh ! mais je vais rattraper ça, moi !

BERTHE,

s'approchant d'Henri.

Un bonbon ! Comme il fait une vilaine figure ! Non, vous n'aurez pas de bonbon, et je ne vous parlerai pas tant que vous aurez cette figure-là...

Elle remonte vers le fond.

BARTHAZARD,

à Blivet.

Eh bien ! vous avez essayé de faire parler mon jeune homme ?

BLIVET

Non, moi je n'ai pas essayé de le faire parler, je lui ai posé quelques questions... Je ne croyais pas aller trop loin.

BARTHAZARD

Et vous en avez tiré quelque chose ?

BLIVET

Pas grand-chose !

BARTHAZARD

Vous ne tirerez rien de celui-là. (*À Gonthier, qui s'est approché.*) Tenez, ne lui parlez pas tout le temps des maisons dont il est le représentant, parce qu'en dehors de sa maison allemande il a la représentation non officielle... de plusieurs maisons russes. C'est même ce qui constitue le plus clair de son revenu, mais il n'en parle pas... Cette espèce d'incognito lui sert sur le marché. C'est un homme tout à fait étonnant.

BLIVET

Eh bien ! pourquoi est-il au service d'usines allemandes ou russes, et pourquoi ne cherche-t-il pas à avoir une place dans une usine française ?

BARTHAZARD

Les usines françaises ne le paieraient pas assez cher.

BLIVET

Et pourquoi donc ? J'en connais qui pourraient être attirées...

BARTHAZARD

Allons donc ! la vôtre ?

BLIVET

Pourquoi pas ?

GONTHIER

Ce qui me chiffonne, c'est qu'il a l'air triste... Il a l'air sinistre pour un homme qui est en pleins projets de mariage.

BARTHAZARD

Oui, mais c'est son air... Il est ravi, au fond.

BLIVET

Moi, je sais pourquoi il est comme ça : c'est parce qu'on ne le laisse pas avec la petite fille... Sortons sans avoir l'air de rien.

GONTHIER

Oui, oui, sortons sans avoir l'air de rien.

BARTHAZARD

C'est ça... nous allons parler de cette affaire...
Gonthier et Barthazard sortent.

BLIVET,

à Louise.

Vous n'avez rien à faire là-haut, avec la couturière ?

LOUISE

Si, si, c'est entendu, il faut que j'y monte... (*À Berthe et à Henri.*) Excusez-moi ! Excusez-moi ! (*En sortant, à Blivet.*) Ils m'excusent.

Scène X

BERTHE, HENRI

BERTHE

Enfin, quoi ? qu'est-ce que ça veut dire ? Et puis pourquoi ne voulez-vous pas aller demain chez ma tante ?

HENRI

Mais je n'ai pas dit que je ne voulais pas y aller...

BERTHE

Mais vous ajournez tout le temps... Enfin c'est un peu ridicule, c'est moi qui ai l'air de me jeter à votre tête... Je ne devrais pas être obligée de vous pousser ainsi. Après m'avoir dit les sentiments... que vous aviez pour moi... Est-ce que c'est changé ? Est-ce que c'est fini ?

HENRI,

exalté.

Pouvez-vous me dire ? Mais jamais je ne vous ai tant aimée !...

BERTHE

Eh bien ! alors, pourquoi hésitez-vous à m'épouser ?

HENRI

Mais je n'hésite pas. Je désire ardemment que nous vivions ensemble le plus tôt possible...

BERTHE

On ne le dirait pas...

HENRI

C'est parce que... Je ne sais comment vous expliquer. Je suis suffoqué par la rapidité de mon bonheur. Je ne profite pas des choses quand elles passent si vite... C'est un temps si charmant que celui des fiançailles ! Si ça pouvait durer ! Ces moments d'attente délicieuse, on ne les retrouve jamais...

BERTHE

Quel drôle de langage ! Qu'une personne désenchantée de la vie, qu'un vieillard de quatre-vingt ans parle avec attendrissement du temps des fiançailles, voilà qui peut se comprendre... Mais vous, qui devez être impatient de vivre avec moi, pourquoi voulez-vous éterniser dans cette période d'attente ? Ce n'est pas naturel... Il y a quelque chose que vous me cachez.

HENRI

Moi ?

BERTHE,

le regardant dans les yeux.

N'êtes-vous pas libre ?

HENRI

Comment ? Si je ne suis pas libre ?

BERTHE

Je vous demande si vous n'avez rien dans la vie qui vous attache... Le soir où vous m'avez parlé pour la première fois, vous m'avez dit que vous aviez déjà été aimé... Est-ce qu'il y a au monde quelqu'un que votre mariage gênerait ?

HENRI

Je vous jure qu'il n'y a rien de tout cela.

BERTHE

Je vous crois... Mais alors, pourquoi ? Pourquoi ?... Oh ! je vois bien que vous ne m'aimez plus !

Elle se cache le visage dans ses mains.

HENRI,

affolé.

Elle pleure maintenant ! Elle pleure ! Elle se met à pleurer ! Mais c'est abominable ! Je ne veux pas que vous pleuriez ! J'aimerais mieux vous emporter, vous emporter tout à moi, au bout du monde...

(Affolé.) Voulez-vous fuir avec moi ? Je vous enlève !

BERTHE,

stupéfaite.

Mais pourquoi ça ? Puisqu'on me donne à vous ? *(Inquiète.)* Vous me feriez croire que vous ne pouvez pas vous marier, que vous n'êtes pas libre.

HENRI

Mais je vous épouserais ! on se marierait à l'étranger, dans une petite église. Nous mènerions une vie modeste. Je travaillerais pour vivre...

BERTHE

Mais pourquoi ? Pourquoi voulez-vous que je quitte mon père ?

HENRI

J'ai en horreur tout ce qui vous entoure !

BERTHE

Vous quitteriez votre situation ?

HENRI,

avec élan.

Ah ! tout de suite !... Je trouverais une place à Londres, dans une maison de commerce...

BERTHE

Vous ne savez pas l'anglais.

HENRI

Non, mais je sais le français. C'est très utile dans une maison de commerce anglaise.

BERTHE

Ecoutez, mon ami, en ce moment vous n'êtes pas bien. Vous étiez trop calme tout à l'heure. Et maintenant, vous avez trop d'exaltation... Pourquoi nous en aller quand tout le monde est si bon pour nous ? Pourquoi ne pas aimer mon père qui nous aime bien ? Si vos affaires vous tracassent, vous n'aurez plus besoin de travailler après notre mariage. Mon père vous l'a dit... Soyez gentil, ne me tourmentez pas. Vous m'obligez à vous parler sans réserve, parce que je vous vois agité, et pas aussi heureux que vous devriez être... J'ai pour vous une tendresse infinie...

HENRI

Ah ! oui. Parlez, parlez ! Quand vous parlez, je ne pense plus qu'à vous... Il me semble que votre parole m'entraîne avec vous, loin d'ici, comme sur un fleuve d'oubli. Le reste du monde disparaît. Toute ma vie est dans vos yeux... *(Ils se tiennent les mains et se regardent en silence. On entend la voix de Barthazard. Henri tombe accablé sur un fauteuil.)* Ah ! le reste du monde reparaît !

Scène XI

LES MÊMES, BARTHAZARD

BARTHAZARD,

entrant.

J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre...

HENRI

Encore !

BARTHAZARD,

à Berthe.

Quel type !

BERTHE,

à Henri

Vous voilà de nouveau avec une drôle de figure. (*Bas.*) Votre ami ne vous réussit pas, je vous réussis mieux... Je vous laisse tout de même avec lui. Louise m'attend là-haut. À tout à l'heure ! (*Elle lui tend la main, Henri la lui saisit et la lui baise avec effusion.*) Mais je ne m'en vais pas en Amérique... on va se revoir ? (*Il lui baise encore la main.*) À tout de suite !
Elle s'en va en lui jetant un regard un peu inquiet.

Scène XII

BARTHAZARD, HENRI

BARTHAZARD

Le père Blivet est emballé sur ton compte. Il veut se séparer de son directeur qui le sert admirablement depuis vingt ans, pour te prendre, toi, dans son usine, simplement parce qu'il ne te connaît pas et qu'il te paierait trois fois plus cher... Tu vois que ça va bien.

HENRI,

d'un ton équivoque.

Oui, oui, ça va bien...

BARTHAZARD

Mais ce n'est pas tout ça. Il faut que l'affaire aille précipitamment. Pourquoi as-tu dit que tu n'étais pas libre demain pour rendre visite à la tante de Versailles ?

HENRI

Eh bien ! parce que dans deux ou trois jours c'est encore assez tôt...

BARTHAZARD

Tu es bon, toi ! Je ne veux pas attendre. Je suis à la veille d'être saisi, et si je suis saisi, nous la dansons, car je perds tout crédit, et le père Gonthier toute confiance... J'ai besoin de vingt mille francs d'ici deux jours. Je ne peux les trouver qu'en négociant le premier billet de vingt-cinq mille francs que tu m'as signé. Mais il faut pour cela que les fiançailles soient officielles, que l'on sache que tu vas devenir le gendre du père Gonthier... Alors, je pourrai négocier ta signature ! Tes autographes commenceront à avoir de la valeur... C'est pour cela, mon vieux, qu'il vaut mieux aller demain à Versailles.

HENRI

Je t'en prie, attends deux jours encore.

BARTHAZARD

Tu m'embêtes ! Je t'ai déjà dit qu'il faut que ce soit demain...

HENRI

Eh bien ! alors...

BARTHAZARD

Eh bien ! alors ?...

HENRI

Eh bien ! alors, ça ne sera pas du tout.

BARTHAZARD

Il est fou ! Qu'est-ce qui lui prend maintenant ?

HENRI

Il me prend que j'en ai assez ! Je ne suis pas fait pour mentir tout le temps comme ça. Une fois de temps en temps, je ne dis pas. Mais constamment, sans arrêter ! C'est esquinçant ! Et il me faut avoir une mémoire ! Quand on dit la vérité, au moins c'est plus facile, on n'est pas excédé par cette peur continuelle de se couper...

BARTHAZARD

Pauvre petit ! Je te plains !

HENRI

Oh ! oui, tu peux me plaindre... Ce n'est pas gai ! Et puis non seulement ça me fatigue, mais ça me dégoûte... Tu ne peux peut-être pas comprendre ça !

BARTHAZARD,

ironique.

Je n'atteins pas à ton niveau moral.

HENRI

Mais il ne s'agit pas de niveau moral... Je veux dire que c'est beaucoup plus pénible pour moi que pour toi, de m'obliger de mentir à un être... que j'aime... le seul que j'aime au monde.

BARTHAZARD

Mais c'est précisément, espèce de fourneau ! parce que tu l'aimes et parce qu'elle t'aime que ça n'a aucune importance. Ça s'arrangera tout seul, cette histoire-là. Plus les choses seront engagées et moins il y aura de chances de rupture. Quand la vérité éclatera, ça finira par une petite scène de famille, et puis, on se raccommodera.

HENRI

Oui, oui, ce sera du raccommodé !

BARTHAZARD

Eh bien ! ce sera du raccommodé, du bonheur recollé... Ça vaudra toujours mieux que ce que tu avais avant.

HENRI

Mon vieux, quand on a cru avoir ce que j'espérais, on ne se contente pas de l'a peu près... Oh ! Tu ne peux pas comprendre ça !...

BARTHAZARD

Non, non ! je ne comprends pas.

HENRI

Pour toi, tu admetts qu'on peut entrer dans la vie des gens en leur inspirant de la confiance, de l'amitié et de l'amour... Moi, je trouve que c'est effrayant de gâcher ces beaux sentiments-là en s'en servant comme d'instruments d'effraction. Quand j'étais enfant, et que j'avais des parents riches, je me rappelle qu'un jour un domestique s'était servi d'un couteau d'or ciselé pour ouvrir un buffet dont on avait perdu la clef. Il a ouvert le buffet. Mais le couteau d'or a été abîmé. On n'a jamais pu le ravoïr...

BARTHAZARD

Il dit des fables, maintenant... C'est un fabuliste, c'est un moraliste...

HENRI

Tu m'embêtes ! Je te répète qu'il ne s'agit pas de morale. Tu me demandes des choses impossibles : cette jeune fille m'aime; elle me croit un brave garçon.

BARTHAZARD

Tu le deviens terriblement !

HENRI

Le jour où elle verra qu'elle s'est trompée sur mon compte...

BARTHAZARD

Elle te pardonnera...

HENRI

Oui, la faiblesse de son affection l'attachera sans doute à moi... Mais je ne veux pas de ça. Tu ne sais pas ce que c'est que de voir de la tendresse, de la confiance, de l'abandon sur ce joli visage... Le jour où ça disparaîtrait, où je lirais de la défiance dans ses yeux, ce serait intolérable.

BARTHAZARD

Je t'admire, mon vieux. Je t'admire très sincèrement. L'amour a fait une conversion. Alors tu te figures que c'est arrivé et que tu es devenu un honnête homme ?... Je la connais, ton honnêteté ; veux-tu que je te dise ce que c'est ? C'est tout simplement la peur d'être découvert. Tu ne te gênerais pas pour trahir si tu étais sûr que ta trahison ne fût jamais dévoilée.

HENRI

Oh ! mon vieux, je ne suis pas sûr d'être un honnête homme. Mais toi, je crois bien que tu es une fripouille. Moi, c'est possible que je l'aie été aussi. Mais c'est fini, je ne marche plus. Ce n'est pas de ma faute, je ne peux plus marcher !

BARTHAZARD

Eh bien ! ça y est, ça y est, il n'y a pas d'erreur ! Il est honnête ! Mais quel changement rapide ! Tu as donc fait un héritage pour te payer des scrupules pareils ? Il y a sept ou huit jours, quand je t'ai rencontré dans ce bal où tu venais sans être invité, qu'est-ce que tu étais, mon petit garçon ? Comment vivais-tu ? Je ne sais pas les détails de ton existence en dehors de ceux que j'ai révélés au père Gonthier, mais comment vivais-tu ? Tu faisais des dettes, tu commandais des habits à ton tailleur en sachant que tu ne les paierais pas, tu acceptais de gros cigares qu'on ne t'avait pas offerts, tu empruntais de l'argent en sachant que tu ne pouvais pas le rendre, tu faisais des billets de complaisance... À cette époque, tu n'avais pas encore attrapé cette belle maladie d'honnêteté !

HENRI

C'est possible que j'aie fait tout cela. J'ai roulé deux ou trois tailleurs que je connaissais à peine. Au moment de payer ma chambre, j'ai raconté des histoires de brigands à ma vieille patronne d'hôtel.

BARTHAZARD

Tu ne l'aimais pas d'amour !

HENRI

Eh bien ! oui, c'est ça ! je ne l'aimais pas d'amour. Tous ces vilains torts, ça n'était pas de la trahison. J'ai appris ce que c'était que de trahir quand j'ai appris ce que c'était que d'aimer.

BARTHAZARD

Allons ! l'amour a fait de toi un garçon vertueux ! Et maintenant, tu es arrivé à un instant de la vie où tu ne trahiras plus personne...

HENRI

Je le crois.

BARTHAZARD

C'est magnifique ! c'est digne de tous les prix Montyon à la fois... Seulement, je regrette que ça ne t'ait pas pris un peu plus tôt, parce que moi, Barthazard, je ne bénéficierai pas de ces belles résolutions. Car tu ne t'aperçois peut-être pas de ça, mais tu vas me trahir, moi ! Je suis un faiseur, c'est entendu, tu auras tous les honnêtes gens pour toi... N'empêche que, lorsque je t'ai proposé ce marché qui aujourd'hui te semble infâme, tu l'as accepté, mon petit garçon ! Si j'avais cru avoir affaire à un faux frère, est-ce que tu crois que je me serais engagé là-dedans ? Mais je cours encore plus de risques que toi ! J'avais une situation... mettons une situation morale, auprès de tous ces gens-là. Elle va être compromise, parce que toi, qui n'étais même pas connu d'eux il y a huit jours, tu vas vendre la mèche, tu vas manger le morceau... Je sais ce que tu vas me répondre, homme honnête ! Ta trahison envers moi ne compte pas ! Notre accord, aucune loi ne l'a sanctionné. Mais il était tout de même fondé sur notre bonne foi réciproque... Alors tu crois que tu ne me trahiras pas ! Mais tu me trahiras avec toutes les excuses, que dis-je ! avec l'auréole ! parce que, me trahissant, tu auras la morale de tous les honnêtes gens avec toi ! C'est parfait !

HENRI,

après un silence.

Oui, tu as trouvé le seul argument qui pouvait me toucher. Oh ! comme c'est embêtant ! Comme c'est embêtant ! Comme c'est compliqué !

BARTHAZARD

Tu vois, c'est compliqué aussi d'être honnête !

HENRI

Oui, parce que j'ai commencé par être autre chose... Comment faire ? Ecoute. Il s'agit de me sortir de là sans que ça te nuise à toi. Car la raison que tu m'as donnée est bonne pour toi, mais elle ne vaut rien pour ces gens-là. Ce n'est pas juste parce que j'ai commencé à les estamper avec toi pour que je continue par considération pour toi... Tu n'as pas droit au bénéfice de cette combinaison. Mais c'est évidemment mon devoir de t'en épargner la honte. Ecoute, tiens, va trouver le père Gonthier, dis-lui que je l'ai mis dedans, fournis-lui les preuves... Tu as des billets sur toi que je t'ai signés. Mais ils sont à ton nom, malheureusement.

BARTHAZARD

Non, non, ils ne sont pas à mon nom...

HENRI

Ah ! tu es un homme de précaution... Dis au père Gonthier qu'on t'a remis ces billets : c'est une preuve que j'ai pris des engagements pour après mon mariage.

BARTHAZARD

Mais je ne ferai pas ça. Je t'ai laissé aller jusqu'au bout pour voir où tu voulais en venir. Mais je ne ferai jamais ça...

HENRI

Pourquoi ? Puisque je t'y autorise !

BARTHAZARD

Je me fous de ton autorisation... Tu traverses en ce moment une crise à laquelle je ne fais aucune attention. Quand cette petite crise sera terminée, dans une demi-heure, tu verras qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre : c'est d'épouser M^{lle} Gonthier.

HENRI,

décidé.

Si tu ne vas pas trouver le père Gonthier, c'est moi qui lui parlerai. Je vais lui dire tout, et j'ajouterai (*D'un ton de délivrance.*) que je ne comprends rien à la métallurgie ! Je crois que si l'on m'offrait une vraie situation dans la métallurgie, je n'accepterais pas... Je parlerai donc au père Gonthier. Je lui parlerai courageusement. Ou plutôt je lui écrirai. Je lui écrirai une lettre où je prendrai tout sur moi.

BARTHAZARD,

avec autorité.

Tu n'écriras pas cette lettre.

HENRI

Je vais l'écrire, et tout de suite !

BARTHAZARD

Ne crie donc pas si fort ! le père Gonthier est là.

HENRI

Eh bien ! qu'il vienne en ce moment ! Je suis surexcité... Peut-être que je lui parlerai.

BARTHAZARD

Ecoute, va m'attendre chez moi. Je te demande une demi-heure de discussion, mais de discussion paisible... Je te convaincrs.

HENRI

Je t'accorde une demi-heure, mais tu ne me convaincras pas... Ah ! quel soulagement, quel orgueil j'aurai à me promener à et dire aux gens : « Je n'ai pas le sou ! Je suis dans la débîne ! Je suis dans la nasse ! Je suis dans la mouise ! »

BARTHAZARD

Tais-toi ! Tais-toi !

HENRI,

continuant.

Je suis décavé ! Je suis fauché ! Je suis un purotin !

Il sort exalté.

BARTHAZARD,

seul, marchant avec énervement.

Non ! non ! Mais qu'est-ce que je vais faire de cet imbécile ?... C'est très dangereux cette histoire-là ! Il va tout me flanquer par terre. (*On sonne.*) Allons, bon, voilà du monde ! Comment vais-je m'en tirer maintenant ? Ah ! j'aime mieux avoir affaire à des crapules qu'à des crétins de ce tonneau-là ! Au moins, avec des crapules, on se défend !

Scène XIII

HERBERT, BARTHAZARD

HERBERT

Tiens, Barthazard ?... Je ne suis pas fâché de vous rencontrer pour vous dire un peu ce que j'ai sur le cœur. Je suis content de vous, mon garçon. Quand vous viendrez à la banque me demander un service, comme cela vous est arrivé quelquefois, je saurai me souvenir de ce que vous avez bien voulu faire pour moi.

BARTHAZARD

Qu'est-ce que vous me racontez là ?

HERBERT

Oh ! ne faites pas l'innocent, vous le savez aussi bien que moi. Vous ne saviez pas que je m'étais mis sur les rangs pour épouser Mlle Gonthier ?

BARTHAZARD

Eh bien ?

HERBERT

Eh bien ! vous m'avez jeté un concurrent dans les jambes... Mais soyez tranquille, mon vieux Barthazard, tout se paye dans la vie. Vous récolterez ce que vous avez semé.

BARTHAZARD,

après un silence.

Oh ! vous êtes extraordinaire ! Vous auriez pu me mettre au courant d'une façon plus explicite. Si vous m'aviez dit que vous étiez en ligne, évidemment, étant donné les relations que nous avons eues ensemble, j'aurais évité de vous amener un concurrent. Mais je croyais que vous plaisantiez, je ne croyais pas que vos projets étaient sérieux...

HERBERT

Pas sérieux ! Pas sérieux ! Mais je ne pense qu'à ça depuis deux ans. Je me suis tellement habitué à l'idée que je l'épouserai, que je ne peux pas m'imaginer que je puisse vivre autrement... Eh bien ! c'est de l'amour ? Si ce n'est pas de l'amour, ça y ressemble.

BARTHAZARD

Est-ce que la jeune fille vous aime ?

HERBERT,

nerveusement.

La jeune fille ne n'aime pas beaucoup, je le veux bien, mais qu'est-ce qui me dit qu'elle n'aurait pas fini par m'aimer ? A la longue, on se fait aimer par une femme quand elle n'a pas autre chose en vue... J'ai entendu des jeunes filles blaguer pendant six mois des jeunes gens qui leur faisaient la cour. On s'absente, on retrouve ces jeunes filles. On commence à blaguer les jeunes gens avec elles. On s'aperçoit qu'elles éludent la plaisanterie. On sent qu'il ne faut plus blaguer. Le monsieur qu'on débinait est arrivé à ses fins. J'aurais fini par me faire aimer, tout comme un autre, mais à la condition qu'elle ne pense pas à quelqu'un d'autre... J'avais les plus grandes chances de passer à l'ancienneté, mais il fallait, pour ça, qu'il n'y eût pas de promotions au choix pour me barrer le passage.

BARTHAZARD

Vous vous désespérez, mais enfin rien n'est encore fait...

HERBERT

Allons donc ! mon cher, c'est absolument officiel. On disait dans une maison d'où je sors que le mariage avait lieu dans un mois.

BARTHAZARD

Si vous écoutez ce que disent les gens ! Tant qu'il n'y a pas eu de démarche officielle, de demande en mariage, les fiançailles ne comptent pas.

HERBERT

Mais les fiançailles se font dans deux jours !

BARTHAZARD

Qui est-ce qui vous a dit ça ?

HERBERT

C'est ce qu'on m'a dit de tous les côtés.

BARTHAZARD

Au lieu de vous renseigner auprès de tout le monde, et de tous les côtés, demandez-moi un tuyau de la dernière heure.

HERBERT

Eh bien ! je vous le demande... Parlez donc ! Il est agaçant !

BARTHAZARD

Eh bien ! les fiançailles ne se feront jamais.

HERBERT

Qu'est-ce que vous me racontez là ?

BARTHAZARD

Il y a qu'on s'est trompé, qu'il y a une erreur : la personne présentée, que j'ai présentée moi-même, n'était pas du tout ce qu'on... ce que nous croyions.

HERBERT

Qu'est-ce que vous me racontez là ?

BARTHAZARD

Des choses qui ne sont pas très gaies.

HERBERT

Eh bien ! dites donc, ça n'est pas triste pour tout le monde, et ça pourrait être très agréable pour moi.

BARTHAZARD

Comment, très agréable pour vous ?

HERBERT

Eh bien ! si ce mariage ne se fait pas, je reprends mes chances, dites donc ?

BARTHAZARD

Vous reprenez vos chances... Elles ne sont pas très épaisses, vos chances ! Elles sont ce qu'elles étaient avant... c'est-à-dire que, malgré votre fortune, nous parlons ici à coeur ouvert, vous n'aviez pas beaucoup de chances auprès de la famille Gonthier. Le père Gonthier...

HERBERT

Il ne me déteste pas...

BARTHAZARD

Il ne vous a pas précisément à la bonne... Mlle Gonthier, de son côté, je veux bien croire qu'elle finira par vous aimer...

HERBERT,
d'un air fat.
Je pense...

BARTHAZARD

Mais ce n'est pas encore couru... En somme, vous n'avez pas grand monde dans la maison qui puisse vous soutenir.

HERBERT

Si je trouvais un camarade de bonne volonté...

BARTHAZARD

Je ne vois pas qui... Ce n'est pas de moi que vous voulez parler ?

HERBERT

Pourquoi donc pas ?

BARTHAZARD

Vous n'y pensez pas, mon vieux !... J'étais l'ami du garçon que j'ai amené ici ; il s'est mal conduit, je le veux bien, il s'est mal conduit ; tout de même, il m'est impossible de soutenir une autre candidature.

HERBERT

Pourquoi ça ? Du moment qu'il vous a fichu dedans ?

BARTHAZARD

Non, non, ce n'est pas mon genre...

HERBERT

Barthazard, vous avez tort de ne pas me venir en aide.

BARTHAZARD

Pourquoi est-ce que j'ai tort ? On dirait que vous me menacez ! Quel mal est-ce que vous pouvez me faire ? Je ne vous crains pas, vous savez ! Ma situation actuellement — je n'ai pas de mystère à faire avec vous — ma situation est fichue. J'ai de très gros embarras. Il n'y a pas moyen d'en sortir...

HERBERT

Il n'y a pas moyen d'en sortir... avec un bon coup de main ?

BARTHAZARD

Qui voulez-vous qui me le donne ?

HERBERT

Eh bien ! des personnes à qui vous pourriez donner un autre coup de main en échange.

BARTHAZARD

Ah ! On dit ça, on dit ça... On promet beaucoup de choses, mais je ne crois pas beaucoup à la reconnaissance des gens.

HERBERT

Non, mais si cette reconnaissance est écrite et signée, vous pourriez peut-être y croire ?

BARTHAZARD

Oh ! vous m'enjôlez, vous ! je ne marche pas.

HERBERT

Vous avez de quoi écrire ?

BARTHAZARD

Nous ne sommes pas très bien ici pour causer. ,

HERBERT

Eh bien ! il y a un café très convenable en face... J'y ai passé des heures cette semaine, à attendre l'entrée ou la sortie de votre protégé.

BARTHAZARD

On peut toujours aller au café. Allons au café.

HERBERT

Allons.

BARTHAZARD

Allons ! Mais ne perdons pas de temps, je suis pressé.

Ils sortent. Le domestique, portant un plateau chargé, entre suivi de Léontine.

Scène XIV

LÉONTINE, FÉLIX, PUIS BERTHE, JEANNE

LÉONTINE,

à Félix.

Mettez ça par ici, et ne vous fatiguez pas, mon pauvre garçon. Vous allez vous faire du mal.

FELIX

Cette sacrée petite Berthe qui me fait rester ici toute l'après-midi pour lui servir son thé, à elle et à ses petites amies, quand je pourrais être aux courses de Saint-Ouen, en train de perdre ma bonne galette !

LÉONTINE

Et la mienne avec. Deux fois vingt-cinq sous que vous m'avez fait parier hier. Taisez-vous d'abord. Et puis, fermez ensuite... Voilà ces demoiselles.

Elle sort.

Scène XV

FELIX, BERTHE, JEANNE, LOUISE.

BERTHE

Ah ! voilà notre goûter !

LOUISE

Il n'est que temps !

BERTHE

Pas somptueux, notre goûter. Gaufrettes, pain perdu, petites galettes salées. (*À Jeanne.*) Qu'est-ce que tu vas devenir, pauvre petit oiseau, toi qui ne peux supporter que les sandwiches au rosbif ?

JEANNE

Oh ! moi, avec un peu de pain et un restant de fromage !

BERTHE

Il y a du rosbif. On va te faire des sandwiches.

JEANNE

Oui, mais le pain et le fromage tout de même...

BERTHE

Vous entendez, Félix ?

FELIX

Oui, mademoiselle... (*Fausse sortie.*) Ces demoiselles prendront peut-être du malaga ?

JEANNE

Non. Simplement une bouteille de bourgogne.

LOUISE,

regardant Berthe.

Est-elle gentille ! Sa bonté s'étend sur toute la nature.

JEANNE

À ses petites amies elle donne la pâture. Ce que c'est que d'être heureuse, tout de même ! Il n'y a rien de tel que ça pour vous mettre de bonne humeur !

BERTHE

Oui, je suis contente. Depuis ce fameux bal, je ne cesse pas d'être contente. Mais je crois tout de même que ma plus grande émotion, mon plaisir le plus profond, je les ai eus ce soir-là. Cette conversation avec Henri, que je ne connaissais pas du tout. Vous savez, l'instant où j'ai senti qu'il me plaisait, que je commençais à lui plaire... Il n'y a pas à dire, c'est très agréable. Et ce que j'aurais été malheureuse de ne plus le revoir après !

LOUISE

Oui, et tu l'as revu. Ton mariage à toi débute par une aventure, au lieu de commencer, comme nos futurs mariages, à nous, par des négociations. Des gens, au courant de notre situation, nous parleront d'un jeune homme dont la situation cadrera avec la nôtre. On nous dira : le jeune homme est bien. Nous chercherons à nous figurer comme il est, et même, s'il est bien, comme lui ne cadrera pas avec le portrait qu'on s'en sera formé, il y aura toujours une déception.

JEANNE

Moi je suis promise depuis l'âge de trois ans à un jeune homme de Lyon, un de mes cousins. Je le déteste. Je le déteste depuis si longtemps que lorsqu'on se mariera je n'aurai plus la force de le détester.

LOUISE

Oui, mais ce n'est pas encore fait. Et puis, tu fais ton droit. Tu auras une vie indépendante.

BERTHE

Elle fait son droit ?

JEANNE

Je ne t'ai pas dit ? Je te l'ai dit quatre fois depuis huit jours. Mais tu ne m'as pas écoutée ! J'apprends même la procédure dans l'étude de mon père. Et je suis déjà très forte.

BERTHE

Voyez-vous ça ? Tu serais capable de me faire mon contrat ?

JEANNE

Peut-être... Régime dotal ou communauté réduite aux acquêts ?

BERTHE

Oh ! je n'en sais rien...

LOUISE

Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle se marie.

Félix rentre avec une assiette de sandwiches et du fromage.

JEANNE

Voilà les sandwiches et le fromgi.

BERTHE

Le quoi ?

JEANNE

Le fromgi. C'est un petit clerc de l'étude qui dit comme ça. Il paraît que c'est bien meilleur quand on dit le fromgi.

BERTHE,

à Félix.

Félix, pourquoi est-ce que papa ne vient pas goûter ?

FELIX

Il y a quelqu'un avec monsieur. C'est M. Herbert qui est venu lui parler, même qu'il avait l'air pressé.

BERTHE

Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir à papa ?

LOUISE

Il vient demander ta main.

BERTHE

Il arrive un peu tard... Pas disponible.

JEANNE,

mangeant.

Qu'il demande toujours. Il n'en est pas à un refus près.

Félix sort.

BERTHE

Je voudrais bien savoir ce qu'Herbert est venu dire à papa.

Félix rentre.

FELIX

J'apporte de l'eau bouillante pour le thé de monsieur. M. Herbert vient de s'en aller, et voici monsieur...

BERTHE,

à Gonthier.

Eh bien ! papa, si tu avais la gentillesse de venir goûter avec tes petites amies.

JEANNE

C'est vrai, ça !

LOUISE

Vous vous conduisez très mal, monsieur Gonthier.

BERTHE,

à Gonthier.

Papa, qu'est-ce qu'il te voulait, Herbert ?

GONTHIER

Rien, rien.

BERTHE

Mais tu as l'air ennuyé.

GONTHIER

Mais pas du tout.

BERTHE

Papa, tu vas me dire ce que tu as.

GONTHIER

Mais je n'ai rien, je t'assure.

BERTHE

Tu as quelque chose !

GONTHIER

Eh bien ! Il y a que j'ai manqué de flanquer Herbert à la porte. C'est un vilain bonhomme.

LOUISE

Qu'est-ce qu'il a fait ? Rien ne m'étonne de lui.

GONTHIER

Oui, mais tout de même, je ne m'attendais pas à cela ! J'admets que le mariage de Berthe le défrise, mais de là à employer de pareils moyens...

BERTHE

Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

GONTHIER

Eh bien ! ma foi, tant pis ! Je te raconte tout ça... Je lâche le paquet ! Il m'a apporté de soi-disant billets qui auraient été signés par Henri, d'après lesquels Henri s'engagerait à payer une somme de cinquante mille francs après son mariage.

LOUISE

Mais qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

GONTHIER

Ça veut dire que cet Henri ne serait pas du tout le garçon que nous avons cru. Ce serait un imposteur qui a cherché à se procurer de l'argent en faisant un riche mariage ! Tout simplement !

LOUISE

Et Herbert a le toupet de prétendre une chose pareille ?

GONTHIER

Et de me montrer des billets signés d'Henri. :

JEANNE,

doctorale.

Voyons... Il s'agit de lettres de change, avalisées par Henri, et qu'un tiers porteur devrait négocier ?

GONTHIER

Oui, oui...

LOUISE

Et vous avez flanqué Herbert à la porte ?

GONTHIER

C'est-à-dire que j'étais tellement ahuri que je l'ai laissé partir, comme ça, tout tranquillement, mais il était à peine descendu que je voulais le rappeler pour le mettre à la porte !

LOUISE

Quel vilain homme que cet Herbert !

LÉONTINE,

entrant.

Monsieur, voici ce qu'on vient d'apporter de la part de M. Henri.

GONTHIER,

Ouvre la lettre.

C'est trop fort ! (*Il tombe assis.*) Ah ! mon enfant ! (*À Berthe.*) Ah ! ma pauvre fille, c'est une lettre d'Henri qui s'accuse lui-même. Voilà : «Monsieur. Je ne suis pas du tout celui que vous croyez... Je n'ai jamais eu la position que je vous ai annoncée. Je ne gagne pas soixante mille francs par an, et je suis un purotin, un purotin !...» Il répète « un purotin »... Il souligne...

BERTHE

Oh ! papa ! papa !

Elle s'en va dans sa chambre.

GONTHIER,

courant derrière elle.

Ma petite ! ma pauvre petite !

Scène XVI

LÉONTINE, JEANNE, LOUISE

LÉONTINE

Qu'est-ce que vous pensez de ça, mesdemoiselles ?

LOUISE,

à Léontine.

Et vous, qu'est-ce que vous dites de ça, Léontine ?

LÉONTINE

Oh ! moi, je ne peux pas m'imaginer que ce petit jeune homme soit un coquin !

LOUISE

Mais il s'accuse lui-même !

LÉONTINE,

obstinée.

Je ne peux pas me l'imaginer...

LOUISE

Eh bien ! moi non plus !

JEANNE

Eh bien ! moi non plus !

LÉONTINE

C'est tout de même drôle que vous, mesdemoiselles, ni moi, nous ne pouvons croire que ça soit un vilain monsieur; et mademoiselle, elle s'est mise à pleurer ; elle le croit, elle, tout naturellement !

LOUISE

Parce qu'elle l'aime !

JEANNE

Parbleu !

LÉONTINE

Voyez-vous...

Elle se met à pleurer.

LOUISE

Mais ne pleurez donc pas comme ça, voyons ! Vous êtes ridicule ! ça s'arrangera !

Elle se met à pleurer.

JEANNE

Allons, voyons, tout s'arrangera !

Elle se met à pleurer.

LÉONTINE,

regardant la corbeille

Il faudra tout de même que je retire cette corbeille d'ici. (*Regardant les fleurs.*) Elles sont plus belles que jamais !

JEANNE

Vous n'avez pas un peu de pain de ménage ?

ACTE III

La scène représente le magasin d'un tapissier. A droite et à gauche, des meubles, armoires, fauteuils, canapés, chaises. Dans le fond, un escalier qui monte à une galerie au premier étage. Cette galerie est elle-même remplie de meubles. Au fond, sous l'escalier, un bureau vitré. À droite, une devanture vitrée, ouvrant sur la rue.

Scène première

MADAME EDMOND, PUIS RÉMY (HOMME DE PEINE)

Mme Edmond est debout près du petit bureau vitré. Elle tient à la main un cornet acoustique dont le tube s'en va dans le bureau. Elle écoute dans le cornet acoustique et donne des signes d'impatience.

MADAME EDMOND

Mais non ! Mais non ! (*Parlant dans le cornet.*) Ce n'est pas l'étoffe Louis XV qu'il faut mettre sur le petit fauteuil... Je vous l'ai déjà répété dix fois... Ce sont les bois qu'il faut garnir... (*Elle met le cornet à son oreille, écoute, puis parle de nouveau dans le cornet.*) Le coupon vieux rose que j'ai dans l'armoire, à droite... (*Signe d'impatience. Elle met le cornet à son oreille, écoute encore, puis porte le cornet à sa bouche.*) Pas celui qui est devant... (*Nouveau signe d'impatience.*) Celui du deuxième rayon, à côté d'un paquet d'échantillons de franges... (*À elle-même.*) Oh ! il faut tout faire par soi-même... On n'est pas secondé ! (*Parlant dans le cornet.*) C'est le paquet de coupons en trois morceaux... (*Silence.*) Vous prendrez le moins long et le plus large... (*A elle-même.*) Si je n'avais pas tout ça dans la tête ! (*Parlant dans le cornet.*) Il y en a deux qui sont à peu près de la même longueur... Eh bien ! vous prendrez le plus large de ces deux-là... Celui où la coupe s'en va un petit peu en biais, parce qu'on a donné un échantillon. (*Après un silence.*) J'espère que vous avez compris et que je n'aurai pas besoin de me déranger... Rémy !

Elle remet le cornet en place.

RÉMY,

arrivant du fond où il époussetait des meubles.

Madame ?

MADAME EDMOND,

avec impatience.

A-t-on apporté la peluche vert mousse de chez Sérafino ?

RÉMY,

répétant avec application.

A-t-on apporté la peluche vert mousse de chez Sérafino ? (*Après une courte réflexion.*) Non, madame, on n'a rien apporté du tout.

MADAME EDMOND

Il faudra y aller tantôt. Savez-vous si la voiture a été chez la comtesse de Guerzey pour prendre la petite armoire ?

RÉMY,

répétant.

Savez-vous si la voiture a été chez la comtesse pour la petite armoire ? (*Après réflexion.*) Oui, je sais si elle y a été, madame... Elle n'y a pas été.

MADAME EDMOND

Qu'est-ce qu'elle attend pour cela ? On avait dit que c'était pressé... Il faut que je fasse tout par moi-même... Le nouvel employé est-il là ?

RÉMY

Le nouvel employé est-il là ? Oui, madame, le nouvel employé, il est là. Faut-il le faire venir ?

MADAME EDMOND

Dites-lui qu'il vienne me parler.

RÉMY

Dites-lui qu'il vienne me parler... Je vais lui dire de parler à madame. (*Il va vers le fond. À Henri.*) Voulez-vous venir parler à madame... (*À Mme Edmond.*) Voilà le nouvel employé qui vient parler à madame.

Entre Henri. Rémy va au fond et sort au bout d'un instant.

Scène II

MADAME EDMOND, HENRI

MADAME EDMOND

Nous allons encore continuer comme ces jours-ci... Je vous avais dit que je vous emploierais aux achats d'étoffes, puisque vous êtes dessinateur et que vous avez conséquemment le goût des jolis motifs. Mais vous resterez encore deux ou trois jours à la vente car, plus vous vous rendrez compte du goût de la clientèle, mieux ça vaudra... C'est certainement intéressant de choisir de belles choses à son idée, mais il faut entrer un peu dans les idées du monde et voir ce qui leur plaît... (*Avec mépris.*) Ce qui leur plaît ! Ils ont quelquefois des goûts ! Enfin il n'est pas mauvais de les connaître. C'est, en tout cas, une excellente indication, pour une personne comme vous, qui êtes appelé à vous occuper des achats. Je crois que vous arriverez à vous en tirer. La seule chose qui me chiffonne, c'est que vous ayez l'air aussi triste...

HENRI,

tristement.

Je n'ai pas l'air triste, madame.

MADAME EDMOND

Vous n'avez pas l'air gai... Pour la clientèle, il ne faut pas avoir l'air triste comme ça. Moi qui vous parle, avec eux, j'ai l'air de bonne humeur, mais, si je n'écoutais que mon estomac, je serais plutôt maussade et tout ce qu'il y a de plus crin. Souvent je souris au monde quand je voudrais les envoyer à tous les diables. Et j'ai l'air de m'intéresser à toutes leurs histoires...

HENRI

Je vais tâcher d'avoir l'air plus gai...

MADAME EDMOND

Je sais bien que ça n'a pas une grande importance, puisque vous n'êtes pas pour rester à la vente. Quand je vous emploierai comme acheteur, il ne sera pas mauvais d'avoir cet air triste et dégoûté comme en ce moment... (*Elle écrit quelques mots sur son carnet et fait un geste pour sortir.*) Je vais jusqu'à la manutention. Je serai de retour dans quelques instants.

Scène III

HENRI, RÉMY

HENRI

Venez vite par ici. Vous avez été là-bas, rue d'Anjou ?...

RÉMY

Rue d'Anjou ?... J'y suis été... J'ai regardé sous le grillage... la publication des bans... (*Avec satisfaction.*) la publication des bans... Il y en a cinq ou six... Milliard... Dupont... Roco... Roqui... comment donc ? Roco...

HENRI

Mais il n'y avait pas les noms que je vous ai dits ?

RÉMY

S'il y avait les noms que vous m'avez dits ?... Non, non, ils n'y étaient pas... Voilà vot' petit papier, où c'est qu'ils sont écrits... Ils y sont toujours sur le papier... Gonthier... Mlle Berthe Gonthier... M. Herbert. J'ai fait ça avec soin... J'ai d'abord regardé les noms sur le petit papier, puis j'ai regardé les noms sur le grillage... puis, si c'est pareil, je dis : «C'est pareil...» mais, c'est pas pareil...

HENRI

Gardez ce papier, vous y retournerez tout à l'heure.

RÉMY

J'y retournerai tant que vous voudrez... Mais on n'en mettra plus aujourd'hui, l'employé me l'a dit. J'y retournerai si vous voulez.

HENRI

Pas aujourd'hui.

RÉMY

Enfin, je vais toujours le garder pour demain, le petit papier, avec le nom de votre bonne amie...

HENRI

Oh ! ma bonne amie... elle n'a jamais été ma bonne amie. Je savais bien que je la perdrais en faisant ce que j'ai fait... en écrivant ma lettre...

RÉMY

En écrivant la lettre ?

HENRI

Oui, ce sont des choses que vous ne pouvez pas comprendre.

RÉMY

Oh ! Oh ! que je ne peux pas comprendre ! Je comprends bien tout ! Ça m'est arrivé la même chose qu'à vous... Une fois, j'ai écrit une lettre... C'était à une petite... alors, voilà qu'une autre petite m'a disputé... J'étais artilleur à ce moment-là... Voilà que l'artilleur de l'autre petite a rappliqué par là-dessus, on a été pour se flanquer des coups, tant et si bien qu'on a fini par boire, qu'on a rentrés éméchés... Alors, en revenant au quartier, la grosse malle... quinze jours de prison dont huit jours de cellule... c'est toujours la même histoire.

HENRI

Oui, ça n'a aucun rapport... ça n'a aucun rapport...

RÉMY,

docile.

Ça n'a aucun rapport.

HENRI

Evidemment, elle ne peut plus m'aimer... puisque je m'accusais... Mais pourquoi n'a-t-elle pas donné signe de vie ? Je ne m'attendais pas à être privé d'elle tout à coup... Vous savez, mon vieux, pour ne pas chercher à la revoir depuis quinze jours, il m'a fallu une grande force de caractère, ou beaucoup de lâcheté... Ah ! je suis malheureux, je suis malheureux !

RÉMY

Ça n'a pas de bon sens de se mettre dans des états comme ça... Un garçon comme vous... Vous avez une si gentille petite position !...

HENRI

Je m'en moque bien de cette gentille position... Pendant quatre ans, j'ai cherché une place convenable. Je ne l'ai pas trouvée... Maintenant que je n'y tenais plus, que je m'en fichais, la providence m'a envoyé une petite place ici pour que je ne lui fasse pas la tête : elle m'envoie de temps en temps ma petite part de bonnes choses, mais elle choisit toujours le moment où ça ne me fait pas plaisir... Vous comprenez ça ?

RÉMY

Si je vous comprends ! La même chose qui m'est arrivée à moi... Un petit procès que j'ai eu devant M. le juge de paix... J'avais payé, j'avais égaré le reçu, j'ai dû payer deux fois.

HENRI

Je ne saisis pas... Si vraiment elle m'avait aimé, elle n'aurait pas laissé sans réponse une lettre que j'ai écrite à son père... mais elle n'a peut-être pas osé... Oh ! que je suis malheureux !

Il arrache une étiquette d'une armoire à glace.

RÉMY

Vous arrachez ces étiquettes ?

HENRI

Oui, ça ne fait rien.

RÉMY

Il vaut mieux ne pas les enlever... On ne les a pas mises là pour ça... Il faut vous calmer un peu... Allons ! allons ! Calmez-vous... Une de perdue, dix de retrouvées...

HENRI

Mais il n'existe pas une autre femme comme celle-là !

RÉMY

Laissez-moi donc tranquille... Mais il y en a des quantités de gentilles, sans compter que celle que vous avez aimée, peut-être bien que vous la voyez plus gentille qu'elle n'est...

HENRI

Eh bien ! non ! C'est ce que je ne veux pas me dire. Je préfère vivre avec cette idée que j'ai perdu irrémédiablement un être précieux que de chercher à me consoler en pensant que cet être adorable n'était pas aussi bien que j'avais pensé...

RÉMY

après réflexion.

Oh ! je comprends très bien ce que vous dites... Ainsi, moi, du temps que j'étais menuisier...

HENRI

Non, non ! Vos histoires sont très intéressantes, je les aime bien, mais ne m'en racontez plus...

RÉMY

Ne m'en racontez plus...

HENRI

Je me sens mal à mon aise... Je suis de plus en plus malheureux... Je me sens fiévreux... c'est intolérable...

Il arrache une étiquette attachée à un meuble.

RÉMY,

la rattachant avec douceur.

Il vaut mieux laisser les étiquettes après les meubles; sans cela ça deviendra un peu difficile de s'y reconnaître pour les prix... Tenez, voilà la patronne qui vient, là-bas, et voilà deux dames qui entrent avec elle...

Il s'éloigne dans le fond. Entre Mme Edmond, par la droite, suivie de Mme Giraut et de Mme Henriet.

Scène IV

HENRI, MADAME EDMOND, MADAME GIRAUT, MADAME HENRIET.

MADAME EDMOND,

à Mme Giraut.

Voulez-vous entrer par ici... Vous jetterez un coup d'oeil sur les meubles et vous commencerez à vous fixer un peu. J'ai à écrire une lettre pressée qu'il faut que je fasse porter tout de suite... Je suis à vous dans un instant... Alors c'est bientôt le mariage de votre fille... de votre cousine, madame.

MADAME GIRAUT

Dans six semaines.

MADAME EDMOND

Je crois que je connais le fiancé, M. Lombard.

MADAME GIRAUT

Oh ! c'est un homme charmant !... Demandez à ma cousine. Il n'est plus tout à fait de la première jeunesse...

MADAME EDMOND

Non, mais enfin, il n'est pas extraordinairement âgé... Il a dans les cinquante-cinq ans, n'est-ce pas ?

MADAME GIRAUT

Quarante-neuf.

MADAME EDMOND

Et Mlle votre fille, vous m'avez dit son âge, il y a trois mois... Elle a dix-neuf ans ?

MADAME GIRAUT

Non ! non ! vingt-deux ans... même près de vingt-trois ans... On m'a un petit peu déconseillée de différents côtés... Il y a des personnes qui étaient d'avis, d'autres personnes qui n'étaient pas d'avis... J'ai hésité, naturellement ! Demandez à ma cousine. Quand il s'agit de la vie d'une enfant... Evidemment, ça fait une petite différence d'âge, mais ça vaut mieux que d'épouser un homme trop jeune...

MADAME EDMOND

Certainement ! Certainement ! (*À Henri qu'elle trouve assis sur l'escalier.*) Monsieur Henri, qu'est-ce que vous faites là ? Il y a des clientes ! Voulez-vous montrer des meubles de salle à manger et de chambre à coucher à ces dames ? (*À Mme Giraut.*) Je suis à vous dans un instant... Excusez-moi, n'est-ce pas ?

MADAME GIRAUT

Mais faites donc !

Mme Edmond sort par la droite.

Scène V

HENRI, MADAME GIRAUT, MADAME HENRIET PUIS MADAME EDMOND.

HENRI,

s'approchant. Il est très distrait, très préoccupé.

Mesdames ?

MADAME GIRAUT

Nous voudrions quelque chose de très seyant pour chambre à coucher d'un jeune ménage.

HENRI,

avec un soupir.

Oui ! Oui...

MADAME GIRAUT,

à Mme Henriet

Comme ce petit canapé est charmant !

MADAME HENRIET

Oh ! ravissant ! Comme ces fleurs sont gaies !

MADAME GIRAUT

J'ai peur qu'il ne soit pas très solide. (*À Henri.*) Est-ce qu'il est très solide ?

HENRI,

égaré.

Quoi ?

MADAME GIRAUT

Ce petit canapé. Je vous demande s'il est très solide.

HENRI,
distrain.
Non.

MADAME GIRAUT,
à Mme Henriet.

C'est une maison de confiance. (*à Henri.*) Je vais vous dire, monsieur, ce que je désirerais pour ma fille... Je trouve que c'est déjà beaucoup pour le bonheur d'un jeune ménage que d'avoir des meubles gais...

HENRI

Oh ! ce n'est pas ça qui a de l'importance ! Il n'y a absolument qu'une chose essentielle dans la vie, c'est l'amour. Choisissez deux êtres jeunes et bien assortis, ne vous occupez jamais d'autre chose.

MADAME GIRAUT,
timide.

Oui, vous avez raison... Mais je crois tout de même qu'un homme un peu âgé peut rendre heureuse une femme, aussi bien et peut-être mieux qu'un homme jeune...

HENRI

Non, non. Ne croyez pas ça.

MADAME GIRAUT

Pourtant, ma fille épouse un homme âgé... Ne croyez-vous pas...

HENRI,
fatidique.

Elle ne sera pas heureuse... Il n'y a que l'amour !... Le reste ne signifie rien... On parle de position, de situation... Est-ce que la position, la situation feront naître du bonheur entre deux êtres, si ces deux êtres ne sont pas assortis, s'ils ne sont pas faits pour se comprendre, pour s'aimer ? Il faut penser à la responsabilité qu'on encourt quand on marie une jeune fille contre ses aspirations... C'est une responsabilité terrible !... Ces sentiments profonds, cette pénétration de deux êtres, cette pensée qu'on n'est plus seul dans l'existence... Quand on n'a pas ça, la vie est incolore, la vie n'est plus rien... (*Exalté.*) Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, qu'on devienne, quand on est privé de ça ? (*Changeant de ton.*) Parlons affaires. Qu'est-ce qu'il vous faut ? Nous avons des salles à manger complètes, buffets crédence, tables à rallonges, chaises en cuir de Cordoue, articles très avantageux, meubles de chambre à coucher, thuya, palissandre, prix défiant toute concurrence un petit guéridon... (*Regardant une étiquette que Rémy a rattachée par erreur au guéridon*) mille deux cent cinquante francs.

MADAME GIRAUT

Je vous remercie.

HENRI

Une grande armoire sculptée : vingt-sept francs.

MADAME HENRIET

Il y a des choses pas cher.

MADAME GIRAUT,
à Mme Henriet.

Oui, oui. Mais ce qu'il m'a dit m'a fait un effet extraordinaire...

MADAME EDMOND,
revenant.

Eh bien ! madame, vous avez un peu fixé votre choix ?

MADAME GIRAUT

Non, non. Je reviendrai... Je préfère revenir... Je ne suis pas très en train d'acheter des meubles, aujourd'hui... Et puis, ce qu'on m'a dit de divers côtés... ce que m'a dit monsieur, tout cela me donne à réfléchir.

MADAME EDMOND

Qu'est-ce que vous a dit ce monsieur ?

MADAME GIRAUT

Il m'a fait penser à certaines considérations... Nous reviendrons, madame, nous reviendrons...
Elles sortent.

Scène VI

MADAME EDMOND, HENRI, PUIS RÉMY

MADAME EDMOND

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez dit à ces dames ?

HENRI

Rien... Simplement qu'il fallait réfléchir avant de donner sa fille à un homme âgé. C'est une bonne action que j'ai faite.

MADAME EDMOND

Mais est-ce que ça vous regarde ? Vous en avez une façon de faire l'article aux gens ! Vous êtes là pour leur offrir des meubles, et pas pour leur faire de la morale. (*Un temps.*) C'est un peu fort ça !

RÉMY,

entrant.

Madame, il y a là des personnes qui vous demandent à l'annexe... Ce sont des personnes qui viennent pour un ameublement complet.

MADAME EDMOND

J'y vais. (*À Rémy.*) Et puis, s'il vient du monde, faites-moi chercher. Que monsieur ne s'occupe pas trop de la vente !

Elle sort.

Scène VII

RÉMY, HENRI, LOUISE

RÉMY,

à Louise, entrant)

Voilà justement le monsieur que vous demandez. (*À part.*) C'est sa bonne amie. (*À Louise.*) Soyez tranquille, ma bonne dame, je vous laisse avec lui. Je vous laisse toute seule avec lui... Moi, vous savez, je comprends les choses. (*Il rit.*) Je comprends les choses.

Il sort. Henri est assis, accablé, sur un fauteuil. Il n'a pas vu Louise qui s'approche du fauteuil.

LOUISE

Il n'y a pas moyen de se faire servir dans cette boîte ?

HENRI,

se lève précipitamment et demeure effaré en apercevant la jeune fille.

Mademoiselle Louise !

LOUISE

Vous ne vous attendiez pas à me voir, hein ?... Vous vous êtes bien caché, bien à l'abri des recherches... Je suis allée à cet hôtel où je savais que vous habitiez ces temps derniers. On y avait complètement perdu votre trace. Et c'est le valet de chambre de Berthe qui, en passant dans la rue, vous a aperçu derrière la vitrine, par le plus grand des hasards... Il en a fait la confidence à Léontine, la femme de chambre. Or, Léontine n'a pas de secrets pour moi. Je lui ai bien recommandé de n'en pas souffler mot à Berthe... Mais, enfin, c'est inouï que vous l'ayez quittée comme ça, sans écrire un mot, à elle, et que vous n'ayez pas cherché à la revoir !

HENRI

Mais elle, a-t-elle cherché à me revoir ?

LOUISE,
l'imitant.

Mais elle, a-t-elle cherché à me revoir ? C'est ce qu'on appelle des gens qui s'aiment, mettons...qui se sont aimés. Ils font de la dignité... Entre des gens de cette espèce, rien ne se passe comme chez les personnes ordinaires... qui elles, au moins, tâchent de s'expliquer... (*Un temps.*) Vous ne voulez pas vous expliquer... Vous êtes comme des petits enfants qui ont le cœur gros... Berthe, encore, ça se comprend qu'elle n'ait pas cherché à vous revoir... Avait-elle seulement votre adresse ?

HENRI

Elle savait à quel hôtel j'étais... J'ai envoyé deux fois par jour à cet hôtel pour voir s'il n'était rien arrivé à mon nom.

LOUISE

Et puis, vous écrivez une lettre où vous vous représentez vous-même comme la dernière des canailles. Moi, je n'y crois pas à votre lettre. Elle est peut-être vraie... mais jamais vous ne me le ferez croire.

HENRI

Elle y a cru, elle !

LOUISE

Elle y a cru parce que cela faisait son malheur... Elle y a cru parce qu'elle n'a pas osé ne pas y croire. Mais rien de ce que vous lui disiez n'était vrai, n'est-ce pas ?

HENRI,

avec effort.

Tout était vrai.

LOUISE

Oui !... C'est curieux ! Plus vous me le dites, moins j'y crois... Je ne peux pas m'habituer à vous considérer comme une canaille. Je ne vous vois pas faisant le mal. Je vous verrais, de mes yeux, ouvrant le coffre-fort de votre patronne que je donnerais tort à mes yeux... Je dirais qu'ils se trompent et que j'ai quelque chose en moi-même de plus sûr que mes yeux.

HENRI

Voilà ce qu'elle aurait dû me dire !

LOUISE

Oui, mais elle n'a pas pour vous, comme moi, des sentiments de simple amitié. Elle ne vous aime que d'amour, elle ! Alors elle n'a pas confiance... Mais ce n'est pas seulement pour vous dire ça que je suis venue ici. Je veux que vous voyiez Berthe... (*Silence.*) Je veux que vous voyiez Berthe... (*Nouveau silence.*) Il ne répondra rien. Ah ! vous vous valez bien, elle et vous !

HENRI

Elle n'a pas accepté de me voir ?

LOUISE

Elle ne sait pas qu'elle vous verra. Je l'amènerai ici. Si je lui proposais de venir, elle en mourrait d'envie, mais sa dignité l'en empêcherait... Elle viendra tout à l'heure choisir des meubles.

HENRI

Ah ! oui ! des meubles !

LOUISE

Vous savez qu'elle se marie !

HENRI,

atterré.

Elle se marie ?

LOUISE

Vous ne le saviez pas ?

HENRI

... Si, je le savais. Mais ça me fait tout de même un drôle d'effet de vous l'entendre dire.

LOUISE

Elle se laisse marier par le pauvre père Gonthier qui se figure bêtement que ça lui changera les idées... Car le père Gonthier, dans cette histoire-là, est aussi bête que sa fille... Et ce n'est pas peu dire !

HENRI

Je veux bien avoir une entrevue avec Mlle Gonthier.

Louise se met à rire.

LOUISE,

reprenant son sérieux.

Elle s'appelle Berthe.

HENRI

Plaît-il ?

LOUISE

Je vous le dis parce que vous avez l'air d'avoir oublié son nom.

HENRI

Il est bien entendu que c'est une simple explication, que ce n'est pas un rapprochement ?

LOUISE

Qui est-ce qui vous parle de ça ? Il n'en a jamais été question.

HENRI

Alors dans ces conditions...

LOUISE

Vous voulez bien ?

HENRI

Soit !...

LOUISE

Eh bien ! j'ai du mérite... Jamais je n'aurais cru que vous accepteriez si vite. Je savais que vous y teniez énormément; alors je pensais avoir beaucoup plus de mal à vous décider.

HENRI

Mais il est bien entendu qu'il ne s'agit pas...

LOUISE

... D'un rapprochement... Encore une fois ! Mais qui est-ce qui vous en parle ? Il est extraordinaire avec ses idées de rapprochement ! Je reviens tout à l'heure avec elle, sans avoir l'air de rien... Dans dix minutes, nous sommes là.

Elle sort par la porte de la rue, au moment où Rémy entre par le fond.

RÉMY

Pardon, monsieur, il y a un monsieur qui est entré par la porte de l'annexe, sur l'autre rue. C'est un député...

HENRI

Un député ?

RÉMY

J'en ai déjà vu un, je sais comment ils sont habillés... Entrez donc par ici. Entrez donc, monsieur le député.

Entre Thibaudel.

Scène VIII

HENRI, THIBAUDEL

THIBAUDEL

Mon vieux, c'est moi. Tu as passé l'autre jour à la pension, et c'est la bonne femme qui m'a donné ton adresse actuelle... Je viens, comme il y a quinze jours. On a présenté une petite traite de trente-quatre francs...

HENRI

C'est vrai. Ils m'avaient forcé à accepter ce règlement à des échéances très rapprochées.

THIBAUDEL

Et tu avais accepté en pensant que ça n'arriverait pas. C'est curieux comme le 15 de chaque mois ou le 30 semble loin tant qu'on n'arrive pas à la veille !

HENRI

Je vais te donner trente-quatre francs.

THIBAUDEL

Tu vas encore payer cette traite ? Mais si tu les payes toutes, ils continueront à en présenter ! Tu vas payer. Mais ils ne vont rien y comprendre !... Et qu'est-ce que tu fiches dans ce magasin ? Tu achètes des meubles ?

HENRI

Non, j'en vends... C'est-à-dire... que je suis là pour en vendre.

THIBAUDEL

Et ton mariage ?

HENRI

Il ne se fait pas. Je suis parti de là-bas...

THIBAUDEL

Tu as l'air très content de ça ?

HENRI

Je ne suis pas de mauvaise humeur aujourd'hui...

THIBAUDEL

Mais alors, si tu es parti de là-bas, pourquoi n'es-tu pas venu bridger avec nous ?

HENRI

Mon vieux, j'ai passé de sales moments... J'ai été très malheureux...

THIBAUDEL

Ça va mieux aujourd'hui ?

HENRI

Oui, ça a l'air d'aller mieux...

THIBAUDEL

Tu as trouvé une place ?

HENRI

Oui, un petit emploi.

THIBAUDEL

Et ta patronne est contente de toi ?

HENRI,

détaché

Très mécontente... Je ne fais pas l'affaire du tout.

THIBAUDEL

Elle va te flanquer à la porte ?

HENRI

Je m'en fous... aujourd'hui, je ne suis pas de mauvaise humeur... (*Brusquement.*) Elle va venir, mon vieux ! Elle sera ici dans sept minutes... nous aurons une explication...

THIBAUDEL

Je ne suis pas très au courant.

HENRI

Ah ! tâche de comprendre... Il ne s'agit pas d'un rapprochement... mais enfin on va s'expliquer... on ne sera pas ennemis... J'en ai assez d'être ennemi avec elle... Elle n'a pas été très gentille pour moi, elle aurait pu répondre à la lettre que j'avais écrite à son père... Mais enfin j'ai été tellement infâme avec elle ! Quand je pense, entends-tu ? que je l'avais vue, que je l'avais aimée et que j'ai accepté les propositions de Barthazard... Tu m'entends ?...

THIBAUDEL

Je t'entends, mais je ne te comprends pas très bien.

HENRI

Ça ne fait rien.

THIBAUDEL

Ça ne fait rien... Alors qu'est-ce que je dois faire pour ces trente-quatre francs ?

HENRI

Attends, je vais voir si je les ai... Voilà toujours vingt-cinq francs.

THIBAUDEL,

déçu.

Tiens ! Tu as de la monnaie ?

HENRI

Oui, j'en ai.

THIBAUDEL

Non, mais là-bas on aurait pu m'en rendre... La publicité va mal en ce moment... J'ai une affaire de publicité lumineuse en plein boulevard. Seulement, c'est sur la cour. Alors, les clients font des difficultés... J'avais pensé que si tu avais un billet de cinquante francs j'aurais pu faire la monnaie, que je l'aurais rapportée un peu plus tard.

HENRI

Mais je n'ai pas du tout cinquante francs... Je ne sais même pas si j'ai trente-quatre francs. Les temps sont changés. Tiens, voilà tout de même... vingt-huit... vingt-neuf... trente et un francs... Ah ! nous arrivons... J'ai encore des sous par là...

THIBAUDEL

Tu n'auras jamais assez de sous...

HENRI

Trente et un francs quatre-vingts. J'ai encore des timbres par là... (*Regardant dans son portefeuille.*) dix-sept timbres à deux sous, ça nous met juste à trente-trois francs cinquante... Ah ! bigre !... Si près du but ! Ah ! attends ! (*Il regarde dans une de ses poches.*) Voilà deux petits bleus qui n'ont pas servi... Tu pourras peut-être te les faire rembourser au bureau à côté de chez nous. Ils m'ont déjà fait ça... Ça fera même trente-quatre francs dix... mais ça n'a pas d'importance.

THIBAUDEL

Tu n'as donc pas encore touché ton mois ?

HENRI

Je suis ici depuis deux jours, c'est de l'argent qui me reste sur ce que m'a donné Barthazard... À propos, j'ai demandé une avance à la patronne... Je lui dois quelques louis... Je voudrais les lui rembourser tout de suite. Veux-tu être assez gentil pour passer, en t'en allant, à cette adresse, chez Barthazard ?... Tu lui diras de venir le plus tôt possible. Comme ça il me donnera des renseignements sur ce qui s'est passé.

THIBAUDEL

Au revoir !

HENRI

Tiens ! comme tu es froid !

THIBAUDEL

Non, je ne suis pas froid.

HENRI

À un de ces jours !... En tout cas, à la prochaine traite !...

THIBAUDEL

Je ne sais pas si je pourrai, tu sais.

Il sort par le fond.

Scène IX

RÉMY, HENRI

RÉMY

Voilà le camion qui rentre. Il faut venir remplacer la patronne à la réception des marchandises. (*Regardant Henri, qui paraît plus dispos.*) Il s'y met ! Il s'y met ! (*Avec jovialité.*) V'là l'camion ! V'là l'camion !

Ils sortent par le fond. Berthe et Louise entrent, l'instant d'après, par la porte de droite.

Scène X

BERTHE, LOUISE, JEANNE, PUIS MADAME EDMOND

BERTHE

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce magasin ?

JEANNE,

avec un coup d'oeil d'intelligence à Louise.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce magasin ?

LOUISE

Oh ! c'est un magasin extraordinaire. Je ne comprends pas comment tout Paris n'y vient pas !... Il y a de très jolis meubles !...

BERTHE,

en regardant autour d'elle.

Mais je ne vois rien de merveilleux...

LOUISE

Il faut parcourir le magasin... Tu verras, tu verras !... Il y a des choses qui t'étonneront.

Mme Edmond arrive.

MADAME EDMOND

Qu'est-ce que ces dames désirent ?

LOUISE

Pas mal de choses.

JEANNE

Pas mal de choses...

LOUISE

Voulez-vous faire venir un vendeur ?

MADAME EDMOND

Henri ! Henri !

Berthe a un léger tressaillement à ce nom.

LOUISE,

à Berthe, à mi-voix)

Il s'appelle aussi Henri.

Henri, qui était monté par un autre escalier au premier étage, descend à toute vitesse l'escalier qui est au fond. Berthe et Henri, de chaque côté de la scène, restent immobiles d'émotion en s'apercevant.

LOUISE,

à Mme EDMOND.

C'est pour mademoiselle qui va se marier. (*Mme Edmond s'incline d'un air approbateur.*)

LOUISE,

haut.

C'est nous, ses amies, qu'elle veut bien charger de choisir ses meubles.

MADAME EDMOND

Quels meubles désirez-vous voir ?

LOUISE,

vivement.

Ceux que vous avez au premier.

MADAME EDMOND

Au premier, ce sont les meubles de salle à manger.

LOUISE,

vivement.

Justement !... (*Elles montent l'escalier.*) Monsieur, pendant ce temps, montrera les meubles de salon. *Mme Edmond regarde Henri d'un air un peu inquiet, puis elle suit Louise et Jeanne en feuilletant son carnet.*

BERTHE,

d'une voix émue.

Vous avez des meubles de salon, monsieur ?

HENRI,

d'une voix entrecoupée.

Oui, mademoiselle, nous avons des meubles de salon. Un salon Louis XV, six fauteuils, un guéridon, un canapé, dix-neuf cents francs... Un salon empire, quatre fauteuils, une garniture de cheminée, tout compris deux mille neuf cents francs.

MADAME EDMOND,

presque en haut de l'escalier, regardant Henri d'un air de pitié.

Il est aussi fait pour vendre des meubles que moi pour danser sur un fil.

BERTHE

Vous n'avez rien de Louis XVI ?

HENRI

Non.

MADAME EDMOND,

se retournant.

Comment, non ?

HENRI,
vivement.

Si, nous avons des quantités de modèles Louis XVI : huit fauteuils, deux canapés, imitation de Beauvais, figures ou fleurs à volonté.

MADAME EDMOND,
s'en allant.
S'il arrive à quelque chose !

LOUISE,
paraissant, à Mme Edmond.
Madame, nous avons vu une très jolie armoire là-bas. Voulez-vous venir la montrer à mon amie ?

MADAME EDMOND
Où ça, mademoiselle ?

LOUISE
Tout là-bas... Tout là-bas...
Elle la fait passer devant et reste un moment au haut de l'escalier. Henri et Berthe se regardent en silence.)

BERTHE,
très doucement.
C'est un guet-apens de Louise, mais je ne lui en veux pas. Je ne suis pas fâchée de vous revoir une dernière fois et de vous dire que je vous pardonne.

HENRI,
après un silence.
Vous ne pouvez vous imaginer à quel point vos paroles me font du bien.

LOUISE,
à elle-même.
Ils ont l'air déjà d'accord... Mais ça me fait l'effet de marcher un peu vite.
Elle sort.

HENRI,
à Berthe.
Vous m'avez fait bien du mal.

BERTHE
Moi ? Mais comment pouvez-vous dire ? Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ?

HENRI
Ce ne sont pas des reproches, je n'ai pas le droit de vous en adresser, ce sont des constatations. Je constate que vous n'avez pas songé à me revoir, et vous avez songé tout de suite à vous remarier... à vous marier...

BERTHE
Mais comment ? C'est vous qui êtes parti... Vous avez écrit une lettre où vous vous accusiez de m'avoir menti...

HENRI
Et ça vous a suffi ? Parce que j'avais écrit une lettre, je devenais tout à coup un réprouvé, un paria...

BERTHE
Vous vous accusiez vous-même !

HENRI
Il fallait me défendre ! Et si j'avais trouvé chez vous un amour véritable, eh bien ! nous nous serions séparés, mais vous ne m'auriez pas laissé partir comme ça...

BERTHE
Alors vous croyez que je ne vous aimais pas ?

HENRI

Vos sentiments n'avaient rien de profond, j'en ai fait l'expérience.

BERTHE,

irritée.

Mais vous offensez mes sentiments. (*Elle s'arrête.*) Mais pourquoi nous disons-nous des paroles dures ?... Nous n'étions pas venus ici pour ça. Seulement, vous voyez, il y a quelque chose d'irréparable entre nous... Nous avons essayé de nous parler, nous n'avons pas pu... Au revoir ! Tâchons de nous consoler. Il ne nous reste qu'à nous séparer...

HENRI

Il ne vous reste qu'à m'oublier...

BERTHE

Ça ne sera peut-être pas commode.

HENRI

Allons donc ! Je sais ce que vous avez pour moi... C'est un caprice de petite fille...

BERTHE

Un caprice de petite fille qui va briser ma vie.

Entre un vieux monsieur décoré.

HENRI

Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ? C'est insupportable !

Scène XI

HENRI, BERTHE, UN VIEUX MONSIEUR.

LE VIEUX MONSIEUR

Cette bibliothèque Louis XV que vous avez en montre ?

HENRI,

vivement.

Vendue ! C'est vendu !

LE VIEUX MONSIEUR

Ah ! tant pis ! tant pis !... Mais vous pourriez peut-être m'en faire une semblable.

HENRI

C'est que...

BERTHE,

bas.

Dites que vous ne refaites jamais vos modèles...

HENRI

Nous ne refaisons jamais nos modèles...

LE VIEUX MONSIEUR

Ah ! tant pis ! tant pis ! Eh bien ! au revoir, monsieur ! (*Il va pour sortir. Revenant.*) Mais vous devez certainement avoir des petites tables de bureau ?

BERTHE,

vivement.

Non, non, rien qui vous convienne...

HENRI

Vous aurez ça un peu plus haut, dans la rue...

LE VIEUX MONSIEUR

Merci bien...

HENRI

Au revoir, monsieur ! (*Il le pousse doucement.*) ... Un caprice de petite fille... (*Le monsieur se retourne, étonné.*) Non, non, ce n'est pas à vous.
Il continue à le pousser doucement et ferme la porte.

Scène XII

HENRI, BERTHE

HENRI

Je vous disais que ce n'est que par un caprice de petite fille...

BERTHE

Et moi je vous disais que ce caprice avait brisé ma vie...

LE VIEUX MONSIEUR,

rouvrant la porte.

Le magasin d'ameublement, en haut dans la rue, est-ce à droite ou à gauche ?

HENRI

Des deux côtés... (*Il le pousse et ferme la porte à clef.*) Vous n'êtes pas en peine de la reconstituer, votre vie, je suis bien tranquille.

BERTHE

Mais certainement, je ferai mon possible pour vous oublier. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Ça vous est bien égal...

HENRI,

levant les yeux au ciel.

Bien égal !... Je dirais le contraire que vous ne me croiriez pas...

BERTHE

Mais vous n'avez même pas la force de dire le contraire.

HENRI

Allez ! allez ! Je m'épuise en dénégations, je me heurte à une incrédulité voulue, résolue... Et moi qui voudrais tant vous convaincre... (*Sonnerie du téléphone.*) Ah ! on n'est pas tranquille une minute ! (*Il décroche l'appareil, la sonnerie continue.*) Avec ce nouveau système, ça sonne encore une fois décroché. (*Il prend l'appareil.*) Je vais leur dire qu'ils se trompent de numéro.

BERTHE

Alors ils n'arrêteront pas de sonner.

HENRI

Allô ! allô ! Je suis la maison... (*à Berthe*) Oh ! je suis tellement affolé !... Je ne sais plus le nom de la maison d'ici.

BERTHE

Moi non plus.

HENRI

Lisez-le à l'envers sur la porte vitrée.

BERTHE,

essayant de lire à l'envers.

Ten... cag...

HENRI,

dans l'appareil.

Oui, oui... la maison Gachinet...

BERTHE,
vérifiant machinalement
En effet... Gachinet.

HENRI,
dans l'appareil
Bien ! Bien ! La patronne n'est pas ici... Elle est en course... Elle reviendra dans... dans deux heures... Vous allez me donner la commande ? (*Résigné.*) Bien... la personne va venir ? Qu'elle se dépêche... (*À Berthe.*) C'est une maison concurrente qui est pressée et qui nous passe une commande... (*Après un soupir et toujours l'appareil à la main.*) Quand je vous ai trompée, c'est sur ma situation... ma position dans la vie... ça n'a jamais été sur mes sentiments... Je vous aimais...

BERTHE
Mais non.

HENRI
Mais si, je vous jure... Ah ! voilà !... Laissez-nous, mademoiselle, nous causons... (*À Berthe.*) Ah ! c'est la personne... (*Dans l'appareil.*) Oui, j'ai ce qu'il faut pour écrire la commande... Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé... J'écris... j'écris...
Il n'écrit pas.

BERTHE
Ecrivez, ils vont vous faire répéter...

HENRI
Je n'ai pas de crayon.

BERTHE,
prenant un crayon et une feuille de papier dans le bureau.
Attendez !... (*Elle écrit.*) Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé...

HENRI
Deux dressoirs noyer.

BERTHE,
écrit.
Deux dressoirs noyer...

HENRI,
dans l'appareil.
Une table de trois mètres sur cent trente-cinq. (*Berthe écrit.*) Bien ! Bien ! Je vais répéter.

BERTHE,
lisant
Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé...

HENRI,
dans l'appareil.
Douze chaises de salle à manger, noyer et cuir repoussé...

BERTHE,
lisant.
Deux dressoirs noyer.

HENRI,
dans l'appareil.
Deux dressoirs noyer.

BERTHE,
lisant.
Une table de trois mètres sur... Je lis mal les chiffres...

HENRI,

dans l'appareil.

Une table de trois mètres sur... (*Il écoute.*) cent trente-cinq...

BERTHE

Et quatre allonges.

HENRI,

dans l'appareil)

Et quatre allonges... (*Parlant à l'appareil.*) Eh bien ! écoutez, vous dites pour dans... cinq jours ? C'est entendu, pour dans cinq jours...

BERTHE

C'est court.

HENRI,

vivement dans l'appareil.

C'est court... la fabrication dit que c'est court. (*Après avoir écouté.*) Eh bien ! ça ne fait rien, allez-y... dans cinq jours... on s'organisera... (*Brusquement.*) Au revoir ! (*Il raccroche l'appareil.*) Enfin, voilà une commande qui sera exécutée fidèlement... Ça va bien mieux... depuis que nous sommes deux.

BERTHE

Oui, ça va mieux...

HENRI

Ce serait si bien si vous étiez avec moi dans ce magasin... Tout ça ne serait pas arrivé... Je n'aurais pas eu besoin de dire que je gagnais soixante-dix mille francs par an.

BERTHE

Pourquoi avez-vous fait cela ? Pourquoi est-ce que vous avez menti ? Comment voulez-vous que je vous croie ?

HENRI

Je vous ai menti ! Je vous ai menti...

BERTHE

Donnez-moi une explication... Vous ne me donnez aucune explication... Vous voyez, c'est curieux, il me semble que je ne vous en veux pas ! Quand nous nous parlons de nos affaires, nous nous disputons, et puis quand nous écrivons comme ça, des commandes, nous ne pensons plus à nous disputer...

HENRI

On a l'impression d'être bien d'accord ensemble.

BERTHE

D'être bien d'accord ensemble. (*On entend le bruit de quelqu'un qui essaye d'ouvrir la porte.*) Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?

HENRI

C'est le vieux type qui revient. Il n'a pas trouvé le magasin d'ameublement dans la rue, ça ne m'étonne pas. Il n'y en a pas !

Coups à la porte.

BERTHE

Laissons-le taper.

Nouveaux coups.

HENRI

Il va ameuter la maison. (*Il va à la porte.*) Inventaire ! Inventaire ! On fait l'inventaire ! (*À Berthe.*)

Qu'est-ce que nous disions ? Il me semble qu'on était un peu moins fâchés...

BERTHE

Je ne suis pas fâchée, mais il y a quelque chose entre nous d'abîmé.

HENRI

Pourquoi ? Pourquoi ?

BERTHE

Mais parce que vous m'avez menti... Alors je dis que vous m'avez toujours menti... Cette heure que nous avons passée ensemble au bal d'Alice, c'était le souvenir le plus exquis de ma vie, et je pense que vous n'étiez pas sincère...

Elle s'assoit sur une chaise et se met à pleurer.

HENRI

Mais si, j'étais sincère... Mais si, à ce moment, je ne savais pas qui vous étiez.

BERTHE,

se levant brusquement.

Comment ? A ce moment vous ne saviez pas qui j'étais ?

HENRI

Mais non, voyons... Ce n'est qu'après que Barthazard... (*Se reprenant.*) Ce n'est qu'après que j'ai raconté à Barthazard que j'avais une riche position... J'ai tort de vous dire ça, c'est beaucoup plus infâme...

BERTHE

Mais non, si c'est comme ça, ce n'est pas plus infâme...

HENRI

Comment ! Puisque c'est après vous avoir rencontrée et aimée que j'ai commencé à vous mentir.

BERTHE

...Si c'était comme ça, je ne vous en voudrais pas... Vous me rencontrez d'abord... vous m'aimez... vous voulez m'épouser. Alors vous avez employé, pour m'épouser, tous les moyens...

HENRI

...les plus coupables.

BERTHE

Ah ! non ! ce n'était plus des moyens coupables puisque vous m'aimiez... (*On essaye d'ouvrir la porte.*) C'est encore le vieillard.

HENRI

Il est embêtant !

BERTHE

Ah ! laissez-le taper... Il se lassera.

Coups à la porte.

HENRI

Il n'y a pas moyen d'être tranquilles.

BERTHE,

reprenant l'entretien

Je n'ai plus confiance...

Scène XIII

LES MÊMES, LOUISE, GONTHIER, HERBERT.

LOUISE,

paraissant en haut de l'escalier.

Eh bien ! dites donc, vous vous êtes enfermés... Je viens de regarder par la fenêtre, en haut, tu sais qui est à la porte ?

Coups à la porte.

HENRI

Mais oui. C'est un client !

LOUISE

C'est le père de Berthe, accompagné de son fiancé.
Coups à la porte.

BERTHE

Mon père ici ?

LOUISE

Oui, c'est moi qui l'avais convoqué. Par exemple, je n'avais pas besoin d'Herbert.

BERTHE

Eh bien ! il faut leur ouvrir.

HENRI

Il faut leur ouvrir ?

LOUISE

Mais oui.
Elle va à la porte. Entrent Gonthier et Herbert.

GONTHIER,

entrant et apercevant Henri et Berthe alignés.
Qu'est-ce que ça veut dire ? *(Il regarde Herbert.)* Qu'est-ce que ça veut dire ?

HERBERT,

entrant à sa suite.
C'est moi qui vous le demande... *(Il regarde Henri et Berthe).* C'est pour me faire voir cela que vous m'avez amené ici ?

GONTHIER

Mais je ne savais pas. *(À Henri.)* Qu'est-ce que vous faites ici, monsieur ?

HENRI

Mais je suis chez moi.

GONTHIER

Chez vous ? Vous êtes tapissier ?

HENRI

Employé... à cent soixante-quinze francs par mois. *(Fièrement.)* Chiffre exact.

GONTHIER,

curieusement à Berthe.
Qu'est-ce que tu fais ici ?

HERBERT

C'est sur ce ton que vous parlez à votre fille que vous trouvez avec monsieur ?

GONTHIER

C'est-vrai. *(Sévèrement.)* Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

BERTHE

Oh ! papa, sur quel ton me parles-tu ?

GONTHIER,

timidement.
C'est lui qui me dit...

BERTHE

D'ailleurs, je te donnerai toutes les explications nécessaires sans que tu prennes ta grosse voix... Mais, d'abord, je veux éclaircir un point d'histoire. *(À Herbert)* Vous avez été mis au courant de la conduite de monsieur.

Elle montre Henri.

HERBERT

Oui. Et je m'étonne qu'après cela je me trouve en sa présence ! ...

HENRI,

vivement.

Mais monsieur.

BERTHE

Taisez-vous ! Taisez-vous, l'un et l'autre.

HERBERT

C'est que...

LOUISE

Silence !

BERTHE

Vous savez dans quelles circonstances monsieur, au bal de l'hôtel, a fait ma connaissance ?

HERBERT

Et comment, après vous avoir rencontrée, il a décidé de vous épouser.

BERTHE

C'est ce qui m'intéresse... Ah ! si Barthazard était là, il pourrait nous le dire.

HERBERT

Je puis vous renseigner. J'ai voulu savoir, et Barthazard qui est dans ma maison maintenant m'a tout raconté. Monsieur est venu au bal sans être invité. C'était une espèce de bohème. Là, il vous a vue, vous lui avez plu, paraît-il. Il vous a trouvée charmante, et il a mis tout en œuvre pour vous épouser...

BERTHE

C'est comme ça que ça s'est passé ?

HERBERT

Absolument.

BERTHE

Ah ! merci.

Elle va à Herbert et l'embrasse.

HERBERT,

ravi.

Ah ! Berthe !

BERTHE,

à Gonthier.

Ah ! papa ! Je suis bien heureuse. (*Elle va prendre le bras d'Henri.*) Je puis l'épouser maintenant...

HERBERT

C'est trop fort !

LOUISE,

à Herbert.

Grâce à vous.

GONTHIER

Je voudrais bien être mis au courant.

BERTHE

Papa, j'ai pris des renseignements. Il n'a aucune position en dehors de son emploi ici... un emploi modeste...

HENRI

Mais très instable.

BERTHE

Je te demande de lui accorder ma main.

GONTHIER

Ah ! écoute, ma fille, c'est peut-être un peu vite.

BERTHE,

passant outre.

C'est entendu.

Rémy entre.

RÉMY

Il y a là un monsieur qui a rendez-vous avec vous. C'est encore un député. Voilà sa carte.

HENRI

Barthazard !

LOUISE

à Rémy.

Amenez-le. (*Sort Rémy.*) Il n'est que juste de l'appeler puisque c'est lui qui a fait le mariage.

HERBERT

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que, pour qu'il me donne un coup de main, je l'ai fait entrer dans ma maison avec de très beaux appointements, une participation sérieuse et un traité de quinze ans en bonne et due forme. Et maintenant, je suis lié pour quinze ans avec M. Barthazard...

LOUISE

C'est un homme très intelligent qui vous rendra des services.

HERBERT

C'est possible.

GONTHIER

Et c'est un homme de confiance.

HERBERT

C'est bien possible.

Entre Barthazard.

RÉMY

Par ici, monsieur le député.

Scène XIV

LES MÊMES, BARTHAZARD PUIS MADAME EDMOND ET JEANNE.

BARTHAZARD

Tiens ! (*Interdit.*) Bonjour !

BERTHE

Monsieur Barthazard, permettez-moi de vous remercier. Le mariage pour lequel vous avez tant travaillé a enfin réussi.

Barthazard regarde Herbert qui lui fait signe qu'il ne s'agit pas de lui.

LOUISE,

lui prend la main et montre Henri.

C'est avec monsieur.

BARTHAZARD,

après un moment de silence.

Il ne me reste qu'à te féliciter. Quoi qu'il y ait eu sur le compte de ce jeune homme, ma conviction est qu'il est très honnête. Il a été régénéré par l'amour. L'amour fait des miracles. (*À Henri, à mi voix.*) La fortune aussi... je suis désormais un honnête homme...

HENRI

Ça ne m'étonne pas, tu es capable de tout.

JEANNE,

arrivant au haut de l'escalier.

Ah bien ! dites donc, je commence à m'ennuyer là-haut... J'en suis à mon trentième cabinet de travail. Et j'ai une faim !... Mais qu'est-ce que tout ce monde-là ?

MADAME EDMOND,

arrivant derrière elle au haut de l'escalier.

Je vous demande pardon, messieurs et dames. Mais me voilà toute à vous... (*À Louise.*) Voulez-vous que nous voyions maintenant les meubles de salon ?

HENRI,

dans un emportement de joie.

C'est inutile, madame, c'est inutile !... le mariage est rompu !

MADAME EDMOND

Vous êtes fou ! C'est la seconde fois qu'il fait rompre un mariage dans ma clientèle...

LOUISE

Mais cette fois-ci, c'est pour épouser la fiancée. Et c'est lui qui vous achètera des meubles...

HENRI

Vous ne m'aurez plus comme vendeur.

BERTHE

Mais comme client...

HENRI

Ce sera une façon plus sûre de faire des affaires avec moi.

FIN